

Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI
L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



A. DEMOULIN

Professeur à l'Université de Gand

DOUCE COMME UN MATIN D'ORIENT



LA CARAVANE

Songez aux frais, aux peines, aux longs transports que coûtaient à vos ancêtres quelques grammes de ce fameux tabac d'Orient.

Maintenant, dans tous les débits de tabac importants, vous trouverez des Mourad. Et pour un prix raisonnable.

Ces cigarettes sont composées des crus orientaux les plus moelleux qui se récoltent.

Offrez-vous aujourd'hui un paquet de Mourad.

2 Frs les 20
SMALL

3 Frs les 25
STANDARD

CIGARETTES
Mourad

Vander Elst

FOURNISSEUR DE LA RÉGIE FRANÇAISE

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert Collin

ADMINISTRATION : 4, rue de Berlaimont, BRUXELLES	ABONNEMENTS	UN AN	6 Mois	3 Mois	Compte chèques postaux N° 16,664 Téléphones : N° 187,83 et 293,01
	Belgique.	42 50	21 50	11 00	
Congo et Etranger.	51 00	26 00	13 50		

A. DEMOULIN

Depuis les interpellations de MM. De Saegher et Paul Hymans sur les nominations à l'Université de Gand, beaucoup d'eau a passé sous les ponts — c'est le cas de le dire, en ce temps d'inondations. Les arguments, les faits précis et bien rangés que M. De Saegher avait mis en lumière, les grandes ironies de M. Paul Hymans, ont été rejoindre les vieilles lunes parlementaires. On songe à la crue, on songe aux impôts, on songe à la stabilisation du franc, on oublie un peu l'Université de Gand, les flamingants et Camille Huysmans.

Celui-ci, sans doute, ne demanderait pas mieux qu'on l'oubliât le plus longtemps possible, de façon qu'il puisse gouverner son département à sa guise. Mais il ne peut pas y compter : la guerre entre l'Université et lui est désormais déclarée. Il s'agit de savoir qui, des deux adversaires, « aura » l'autre.

Nous parions, nous, pour l'Université. Peut-être, à la longue, les flamingants, dont Camille Huysmans est le représentant, finiront-ils par avoir raison de l'Université de Gand comme de l'unité belge : ils ont pour eux les masses illettrées et les passions démagogiques ; mais, avant ce moment-là, il est probable que notre Mossel-Huysmans aura terminé sa vie ministérielle. Non, certes, qu'il ait envie de s'en aller, ou que le camarade Emile, le « patron », ait envie de le débarquer — nous ne parons pas, bien entendu, de ce pauvre soliveau de triple comte qui, ministériellement, ne compte pas — mais rien n'est éphémère comme les combinaisons politiques, rien n'est durable comme les institutions qui reposent sur un principe spirituel et désintéressé. Or, telle était et telle est encore l'Université de Gand.

Une université qui n'est qu'une usine à diplômes ne compte pas ; mais, grâce aux maîtres d'autrefois, l'Université de Gand est tout autre chose : c'est un centre scientifique, un instrument de haute

culture, grâce auquel la partie flamande du pays participe depuis un siècle à la vie intellectuelle du monde. Les maîtres d'aujourd'hui sont décidés à ne pas le laisser transformer en un instrument politique de défrancisation et de guerre civile. A cause de la Chambre de soliveaux ignares dont nous ont gratifiés les dernières élections, le ministère est sans doute très puissant ; il peut peupler l'Université de tous les « intellectuels » de l'activisme et du « front-parti » : il ne peut pas priver de leur chaire le petit noyau de professeurs qui, formés en bataillon carré, sont décidés, coûte que coûte, à résister à l'arbitraire ministériel. M. Huysmans accuse les Facultés de saboter la loi ; à bien lire son discours, il semble bien que ce soit lui-même qui se livre à cette opération de sabotage, afin de démontrer que la demi-mesure que fut le système Nolf étant impraticable, il faudra bien en revenir à son système à lui : la suppression de l'Université française et son remplacement par une Université purement flamande. Dans tous les cas, la lutte se poursuit avec une singulière âpreté et il ne semble pas que les brimades ministérielles soient au moment d'avoir raison de l'opposition des professeurs.

???

Parmi ceux-ci, saluons notre héros du jour, M. A. Demoulin, professeur de mathématiques supérieures. C'est un « as ».

« Les mathématiques, disait un naturaliste illustre, c'est moins une science qu'une philosophie, puisque c'est la science des rapports absolus qui n'existent pas dans la nature. C'est une langue, une langue ésotérique. » Quoi qu'il en soit de cette boutade, le fait est que les mathématiciens — les grands mathématiciens — ne peuvent causer de ce qui les intéresse qu'avec une dizaine de personnes dans le

Pourquoi ne pas vous adresser pour vos bijoux aux joailliers-orfèvres

LE PLUS GRAND CHOIX

Colliers, Perles, Brillants

PRIX AVANTAGEUX

Sturbelle & Cie

18-20-22, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT-MARCEAUX

DONNE L'ENTRAIN
ET LA GAÏETÉ

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison VAN ROMPAYE FILS SOCIÉTÉ ANONYME

RUE GALLAIT, 176, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE 115,43

CREDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : Fr 60,000,000

Réserves : Fr 14,000,000

SIEGES :

ANVERS, 42, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

175 AGENCES EN BELGIQUE

Succursale à Brux., 39, rue du Fossé-aux-Loups

BUREAUX DE QUARTIER A BRUXELLES :

- Bureau A Boulevard Maurice Lemonnier, 223-225, Bruxelles
- B Chaussée de Gand, 67, Molenbeek
- C Parvis St-Servais, 1, Schaerbeek
- D Avenue d'Auderghem, 148, Etterbeek
- E Rue Xavier de Bus, 45, Uccle
- H Rue Marie-Christine, 232, Laeken
- J Place Liedts, 26, Schaerbeek
- K Avenue de Tervueren, 8-10, Etterbeek
- L Avenue Paul De Jaer, 1, St-Gilles
- M Rue du Bailli, 80, Ixelles
- R Chaussée d'Ixelles, 8-10, Ixelles
- S Rue Ropsy Chaudron, 55, Cureghem-Anderlecht
- T Place du Grand-Sablon, 46, Bruxelles
- U Place St-Josse, 17, St-Josse
- V Place du Cardinal Mercier, 40, Jette
- W Chaussée de Wavre, 1662, Auderghem
- Y Place Ste-Croix, Ixelle

FILIALES

A Paris : 20, rue de la Paix

A Luxembourg, 55, boulevard Royal

AU BAL MASQUE



— Baronne! Je me suis déguisé en JEAN BERNARD-MASSARD! C'est tout à fait dernier cri.

JEAN BERNARD-MASSARD

Grand Vin de Moselle champagnisé
GREVENMÄCHER-SUR-MOSELLE
GRAND DUCHÉ DE LUXEMBOURG

Dancing SAINT-SAUVEUR

le plus beau du monde

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg

BRUXELLES

Café - Restaurant de premier ordre

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salles de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

monde. Demoulin, élève de l'Alma Mater gantoise, fils spirituel de cette Ecole normale des sciences que le gouvernement supprima en 1890 pour des raisons politiques, puis, à Paris, de ces maîtres que furent Henri Poincaré, Darboux et Picard, ne peut guère s'entretenir de sa spécialité qu'avec cinq ou six personnes en Belgique, une dizaine en France, autant en Angleterre, en Allemagne et en Italie. On comprend qu'il n'ait pas envie de restreindre encore le nombre de ses interlocuteurs en créant une mathématique flamande.

A demi défendable quand il s'agit de l'enseignement du droit ou de la médecine (car personne ne conteste qu'il faille, en Flandre, des avocats et des médecins sachant le flamand), le fanatisme linguistique devient tout à fait absurde quand il s'agit de ces sciences spéciales dont les représentants, au sein d'une université, n'ont forcément qu'un très petit nombre d'élèves déjà parvenus à une haute culture scientifique. Peu importe à l'étudiant en grammaire comparée, en sanscrit, en physiologie ou en mathématiques supérieures, que le professeur parle français, allemand ou anglais. Pour aborder ces hautes disciplines scientifiques, il est aujourd'hui indispensable de connaître les grandes langues et, si un olivier s'avisait d'exiger que M. Demoulin fit avec lui de la géométrie infinitésimale en « moedertaal », et l'entraînât dans l'espace non euclidien avec un dictionnaire flamand en poche, ce serait parce qu'il s'intéresse beaucoup plus à la politique qu'à la science mathématique. Après cela, vous nous direz que les valets de ferme, les instituteurs primaires et les vicaires de campagne qui réclament à cor et à cri une Université flamande, se fichent de la géométrie non euclidienne, de la quatrième dimension, du calcul infinitésimal et même du calcul des probabilités comme du drapeau national et de la dernière circulaire du baron Rolin-Jaequemyns; mais c'est précisément pourquoi il n'y aura jamais moyen de s'entendre. Pour les démagogues flamingants qui ont envoyé à la Chambre tant de glorieux spécimens de leur espèce, la science désintéressée appartient au domaine de l'inconnaissable: on n'en a que faire dans une Université, institution qui doit servir uniquement à fabriquer des avocats et des médecins capables de bien pousser le cri de la mouette en période électorale. On comprend qu'un Demoulin soit, pour eux, la bête noire.

???

Car M. Demoulin est, avec MM. Bidez et Swaerts, la bête noire de tous les arrivistes flamingants qui, depuis le ministère Nolf, se sont insinués dans les Facultés gantoises. Demoulin particulièrement. Un mathématicien, cela passe pour un être absolument inoffensif qui vit dans la lune et se conduit, dans la vie courante, comme un perpétuel ahuri. Or, l'as des mathématiciens gantois a beau se débrouiller dans l'absolu comme le commun des mortels dans une partie de dominos, il se conduit, dans le relatif

de la vie universitaire, avec beaucoup de tact, de diplomatie et avec cette bonne humeur qui, dans notre pays surtout, rallie bien vite les sympathies. Dans le monde des étudiants, Demoulin a toujours été populaire, et il l'est plus que jamais. C'est justice, car le professeur est à la hauteur du savant. Dans un langage dont la clarté rivalise avec la précision, il inculque à ses auditeurs le goût des mathématiques; mieux: il leur en fait pénétrer l'esprit et leur montre ce que, sous leur apparence abstraite, elles ont et doivent conserver de rapports avec le réel: il ne se contente pas de faire de ses élèves des calculateurs, il en fait des hommes sachant tout ce qu'il y a d'objectif dans une équation. Nombreux sont, parmi ses disciples, ceux qui occupent aujourd'hui un rang distingué dans l'enseignement et parmi les ingénieurs.

Mais si les élèves écoutent le professeur avec respect et l'admirent, ils l'aiment peut-être encore davantage, car il n'en est pas qui leur soit plus dévoué, plus préoccupé d'assurer leur carrière. Il n'est surtout pas de caractère plus droit, plus strict dans l'appréciation et l'exécution de ce qu'il estime être son devoir: c'est par ce trait seul qu'il est mathématicien usque dans la vie courante. Inexorable pour lui-même, il ne saurait admettre chez autrui des capitulations avec ce que dicte le respect du vrai et du juste. Et si, en cette matière, il exprime sa pensée avec la mesure d'un esprit qui ne se laisse pas entamer par la pression, il ne saurait confondre la bienveillance avec la complicité du silence.

Aussi n'a-t-il jamais caché sa pensée. Demeuré en Belgique pendant l'occupation, il a été de ceux qui s'opposèrent le plus énergiquement aux manœuvres de von Bissing, soutenant les hésitants, les timorés, de sa parole et de son exemple, bon ouvrier de toutes les œuvres patriotiques qui permirent aux Gantois de supporter les années d'épreuve. Aussi,

Pour les lainages.

Les paillettes Lux sont spécialement appropriées pour le lavage de tous les vêtements en laine. Si donc vous voulez conserver vos lainages souples et douillets ne les lavez qu'au



Ne rétrécit pas les laines.

quand il fut question que le gouvernement belge réalisât ce que le gouvernement boche n'avait pu faire, trouva-t-on notre Demoulin au premier rang des protestataires. Mossel-Huysmans et Polderman peuvent le menacer de leurs foudres, ils ne l'atteindront jamais dans la quatrième dimension, ni même entre part.

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.



Le petit Pain du Jeudi

A M. le Prince de Windischgraetz EN PRISON

Vous voilà donc en prison, noble seigneur ! Les temps sont durs ; les prisons, depuis quelques années, ont été fréquentées par les gens les plus divers, étonnés de se rencontrer, étonnés de s'y voir. On y entre, on en sort ; on y est venu du trône, ou du château, ou de la chaumière, ou de l'usine, et on ne sait pas où on va en en sortant, en haut, en bas, vers la gloire, vers l'ignominie, vers le ministère ou vers le coffre-fort. C'est un chassé-croisé de gens de tous genres. Les prétextes sous lesquels on est fourré en prison sont des plus variés.

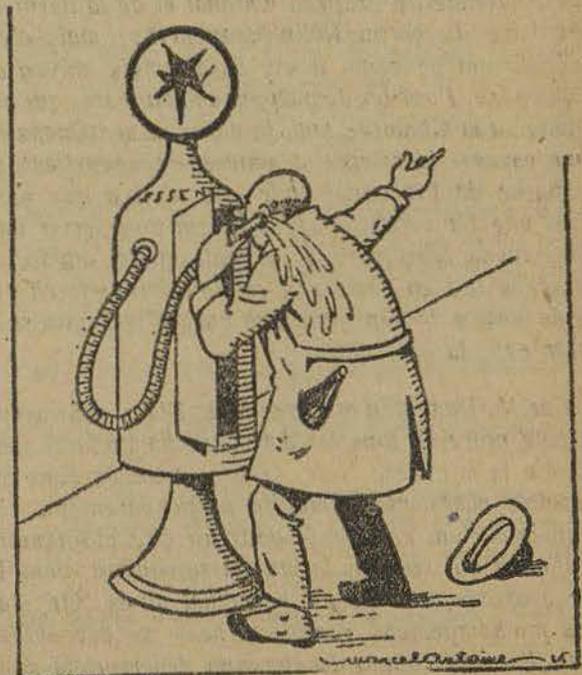
Vous, vous portez l'étiquette « faux monnayeur ». C'est gênant pour un prince, et même pour un honnête homme. Mais les étiquettes commencent à perdre aussi leur valeur ; elles sont aussi victimes d'inflation. On est tout de même assez surpris, car, enfin, on garde encore des préjugés. Qu'on soit brusquement qualifié voleur, assassin, faux monnayeur, cela gêne aux entournures, parce qu'on n'est pas habitué. Vous vous êtes réclamé de William Pitt. William Pitt ! Nous avons oublié celui-là. En effet, il faisait la guerre, comme a pu dire Clemenceau, et, quand on fait la guerre, avouons-le maintenant, tous les moyens sont bons. Il s'agit de gagner la bataille ; après ça, on s'explique avec l'Histoire et, si vous êtes victorieux, l'Histoire, vieille catin, ne manque pas de vous coller une absolue totale.

Mais il faut être victorieux. Et puis, ce n'est pas cela non plus. La guerre, c'est une bataille ; ce n'est pas une rixe. A quelle hauteur de l'étiage social commence la guerre ? En bas, c'est une bagarre dans laquelle interviennent les gendarmes et les policiers. En haut, c'est une entreprise glorieuse entre monarques et empereurs. Si un ministre des finances fait de la fausse monnaie, cela s'appelle de l'inflation. Si c'est un particulier, c'est tout simplement de la fausse monnaie. Etant prince et né quelque part, pas loin des marches d'un trône, vous ne savez plus bien où vous en êtes sur l'échelle sociale. C'est cela évidemment qui explique, à l'origine, votre erreur. Pour faire de la fausse monnaie, il vous aurait fallu commencer par être chef d'Etat ; alors, cela aurait été tout seul. — vous vous réclamiez de Philippe le Bel. Ou au moins ministre ; alors, vous vous réclamiez de tous vos honorés

collègues. On emploie maintenant un vocabulaire compliqué : inflation, pour fausse monnaie ; consolidation, pour dire qu'on ne paie pas ses dettes, etc., etc. La finance emploie un langage hermétique. Ainsi les médecins ; ils ont un charabia à eux que le public ne doit pas comprendre, parce que, sans cela, il n'aurait pas confiance. On écrit *aqua stilla* sur une ordonnance, parce que si on mettait « eau pure », cela aurait l'air d'une plaisanterie. Et puis, vous êtes atteint d'anorexie ; vous pratiquez tous les matins la mixtion ; vers midi une épistaxis vous prend. Heureusement que, le matin, vous faites de la pendiculation. Ces mots-là, il faut, pour les comprendre, qu'on les cherche dans un dictionnaire particulier. La science du médecin ne tiendrait pas devant le client narquois, si on lui expliquait qu'il s'agit de saigner du nez, de faire pipi, d'étendre les bras ou de n'avoir pas faim, etc., etc. Croyez-vous que si nos hommes de banque et de corde et d'impôts expliquaient dans le langage de tout le monde ce qu'ils pratiquent, ils jouiraient encore de la moindre considération ? Et vous avez voulu faire comme eux. Seulement, voilà : vous ne disposiez pas du vocabulaire et votre fausse monnaie est qualifiée comme telle.

Il y a évidemment, chez vous, l'excuse politique ou patriotique. Vous le direz : on peut toujours dire ce qu'on veut ; vos avocats, en tout cas, s'en chargeront. Mais ça ne prendra pas ; encore une fois, ça ne prendra pas, parce que vous êtes, quoique prince, un simple particulier. On voit bien que tous les Etats, spécialement celui qui était menacé par vos pratiques, dans son crédit et dans la confiance (hem !) que lui accordaient ses clients, vous flétrissent, vous, de grands mots. Tout cela, c'est des mots et des mots. L'immoralité foncière de la guerre et de cette paix issue de la guerre éclate particulièrement dans votre aventure. Nous n'avons pas du tout envie de plaider pour vous. Nous ne sommes pas du tout attachés à la cause que vous avez voulu défendre. Mais nous découvrons en vous un beau produit du temps et des mœurs. Nos maîtres récoltent ce qu'ils ont semé : le fraudeur fiscal, le faux monnayeur, le spéculateur, le mercanti. Et, vrai ! si vous n'étiez pas venu, si vous n'aviez pas paru, c'eût été une lacune dans la collection...

Pourquoi Pas ?



— Allo !... Allo !... y a l'feu !...



A la Société des Nations

L'année qui commence ne sera pas une année de tout repos pour la Société des Nations. Sans compter les problèmes extérieurs que la destinée et la méchanceté des hommes lui apporteront, elle aura à résoudre quelques problèmes d'ordre intérieur fort délicats, et il n'est pas sûr que l'esprit de Locarno, tel l'Esprit-Saint, suffira à l'éclairer.

On sait qu'à la suite de ce fameux accord de Locarno, l'Allemagne doit, cette année, faire son entrée dans l'assemblée de Genève, et non en puissance repentante, mais la tête haute, décidée à traiter d'égale à égale avec les autres et, par conséquent, à faire partie du Conseil. Or, le Conseil est composé de quatre membres permanents : Angleterre, France, Italie, Japon, et de sept membres provisoires : Belgique, Brésil, Espagne, Grèce, Suède, Tchécoslovaquie, Uruguay. Pourquoi, entre tous les membres de la S. D. N., égaux en droit, l'Angleterre, la France, l'Italie, le Japon font-ils toujours partie du Conseil ? Parce qu'ils sont les fondateurs, les vainqueurs de la guerre, les instruments du droit. C'est pour la même raison que, en fait, la Belgique aussi, la grande victime de la guerre, a toujours fait partie du Conseil, alors que des puissances égales ou supérieures en étaient écartées. Mais, demain, tout va changer. Si l'Allemagne entre au Conseil, l'Allemagne qu'on ne peut tout de même pas considérer comme une victime ou une héroïne de la guerre, il n'y a aucune raison de la fermer aux autres puissances. Quelques-unes de celles-ci ont déjà fait entendre qu'elles étaient décidées à ne pas se laisser faire. Mais ce n'est pas tant contre l'entrée de l'Allemagne au Conseil qu'elles protestent que contre le privilège persistant de la Belgique, de la Pologne, notamment, la Pologne qui, à Locarno, s'est montrée si sage, si complaisante, si confiante, réclame sa récompense. M. Paul Hymans, qui jouit dans les milieux genevois d'un incontestable prestige personnel, aura fort à faire pour défendre notre siège. Il est vrai qu'il y aurait un moyen de tout arranger : c'est d'élargir le Conseil. Mais il paraît que, à Londres, on n'est pas partisan de cet expédient.

DUPAIX, 27, rue Fossé-aux-Loups
Costume smoking, doublé soie, 750 francs

Qui nous représentera

à la Conférence du désarmement?

L. Vandervelde n'a pas du tout la manière autoritaire et cassante de M. Jaspar. Tard venu dans la diplomatie, il est d'une courtoisie tout à fait « carrère ». Mais quand il ne veut rien entendre, il n'entend rien. Il y a eu, ces

jours derniers, entre M. Paul Hymans et lui, un incident assez vif. Il s'agissait de savoir qui représentera la Belgique à la prochaine Conférence du désarmement. M. Hymans, en sa qualité de premier délégué belge à la Société des Nations, avait manifesté le désir de s'y rendre.

— Fort bien ! répondit M. Vandervelde, à moins, bien entendu, que les autres puissances ne se fassent représenter par leur ministre des Affaires étrangères, auquel cas c'est moi qui irai.

Là-dessus, M. Hymans aurait menacé, s'il n'était pas désigné, de donner sa démission de délégué belge à la Société des Nations.

— Qu'il la donne ! aurait dit M. Vandervelde.

Les PERLES SAKURA, de provenance japonaise, sont les plus jolies et les moins chères, 37, rue Grétry.

Automobiles Voisin

33, rue des Deux-Eglises, Bruxelles

Sa 10/12 H. P. — Toutes les qualités de la grosse voiture.

Le baron Beyens

La rentrée en scène du baron Beyens est un signe des temps. On sait que ce diplomate extrêmement distingué (se servant des souvenirs de son père, il a fait, sur le Second Empire, un livre remarquable) fut un moment ministre des Affaires étrangères au Havre, pendant la guerre. Il plane encore quelque mystère sur sa défecation, qui fut vraiment un peu brusque (il s'en vengea, du reste, en laissant un peu brusquement, lui aussi, la clef sur la porte). Il paraît que Patris qui, dans ce temps-là, rêvait, avec Renkin, de reconstituer l'empire de Charlemagne au profit du roi Albert, y fut pour quelque chose. En tout cas, il y eut, entre le baron Beyens et notre baron Patris, une scène tragi-comique, dont les vieux du Havre se souviennent encore. Ce qu'on lui reprochait, au baron Beyens, c'était d'être un ministre tron... modéré, trop peu ambitieux pour son pays. Il avait, disait-on, donné à la Hollande l'assurance que la Belgique ne revendiquait pas un pouce de territoire. On trouvait le désintéressement bien prématuré.

Mais la roue a tourné. Ceux qui avaient rêvé, pour la Belgique, d'une grande politique, en ont été pour leurs beaux rêves : non seulement nous n'avons pas revendiqué un pouce de territoire hollandais, mais nous n'avons pas même pu régler la question de l'Escaut. La... modération du baron Beyens a été dénoncée, et il apparaît maintenant comme un sage. Une fois de plus, on constate que M. Woeste, dans son scepticisme, avait raison : la guerre n'a été qu'une parenthèse.

PIANOS BLUTHNER

Agence générale : 76, rue de Brabant, Bruxelles.

Soieries. Les plus belles. Les moins chères

LA MAISON DE LA SOIE, 13, rue de la Madeleine, Brux.
Le meilleur marché en Soierie de tout Bruxelles

Un gouvernement de faux monnayeurs

Ce scandale des faux billets français émis en Hongrie nous paraît ahurissant. S'il faut écarter la complicité directe du gouvernement hongrois, il apparaît tout de même que les plus grands personnages de l'Etat ont fermé les yeux. Cela nous semble inimaginable. C'est que nous ne

connaissons pas l'état d'esprit qui règne en Hongrie depuis la fin de la guerre. « La grande majorité des Hongrois, nous raconte un ami, qui revient de Bude, n'a rien compris à la guerre, où ils ont été entraînés par une bureaucratie corrompue et s' stupide. Comme ils n'en voulaient ni à la France ni à l'Angleterre, ils ont été très étonnés que ces pays leur en voulussent et les rendissent en partie responsables d'une guerre où ils avaient été entraînés, bon gré, mal gré. Aussi n'ont-ils pas compris qu'on leur en fit faire les frais. Ils se considèrent comme les grandes victimes de la guerre, et le traité de Trianon leur parut le comble de l'injustice. Aussi, pour le détruire, toutes les armes leur paraissent bonnes. C'est pourquoi le public, et même les journaux, défendent carrément les faux monnayeurs.

La note délicate sera donnée dans votre intérieur par les lustres et bronzes de la Cie B. E. (Joos), 65, rue de la Régence, Bruxelles.

Thés Cupérus

Succursales : 6, rue du Trône. Représ.-gérant : A. Thiry RAHAT LOCOUM « SERAIL ». — Téléphone : 348.20

Les dettes européennes

Est-ce une conséquence de Locarno ? Les locarnonistes le prétendent. Toujours est-il que, depuis quelque temps, l'Amérique manifeste à l'égard de l'Europe en général, et de la France en particulier, une humeur beaucoup moins agressive. Shylock s'humanise. M. Mellon, ministre du Trésor, s'apprête, dit-on, à recevoir M. Bérenger de tout autre façon qu'il a reçu M. Caillaux.

Chaque pays, expose M. Mellon, doit reconnaître et payer l'intégralité de sa dette en capital, car le respect des engagements internationaux est la condition même du crédit de chaque nation. Mais nul n'est tenu à l'impossible. L'intérêt commun du créancier comme du débiteur est donc de ramener les versements à faire dans les limites des possibilités économiques. Des concessions importantes doivent donc être consenties sur l'échelonnement des versements et le taux des intérêts.

Et plus loin :

Nous avons appris par l'expérience allemande avant le plan Dawes, que c'était folie d'imposer des conditions d'une durée indéfinie et impossibles à remplir. La créance toute entière des Etats-Unis sur les nations étrangères ne vaut pas, pour le peuple américain, une Europe prospère comme cliente.

Voilà ce qui s'appelle parler ! Du moment que les Américains ne vantent plus leur idéalisme, c'est peut-être qu'ils ne songent plus à nous rouler.

LA PANNE S/M. — HOTEL CONTINENTAL de Pâques à octobre. Entretiens, écrivez : Palais Florentin, 28, avenue Maréchal Foch, Nice.

AU CENTAURE. — Exp. Creten-George

A bas les impôts

C'est à ce cri qu'en 1884 — la préhistoire ! — le dernier gouvernement libéral fut renversé par les catholiques. C'est évidemment sur ce thème que se fera, avec infiniment plus de raison, la prochaine campagne électorale. M. Maurice Despret a déjà commencé en expliquant fort savamment que l'assiette de l'impôt était décidément trop étroite et qu'à force de vouloir faire peser sur une minorité toute la charge de l'Etat, on finirait par faire

fuir capitaux et capitalistes, et par ruiner définitivement la prospérité nationale. Il avait raison, et son auditoire l'a évidemment approuvé. Seulement, voilà : quand les catholiques de 1884 criaient : « A bas les impôts ! », c'était sous le régime censitaire ; ils s'adressaient à des électeurs qui payaient les impôts ; aujourd'hui, on s'adresse à des électeurs qui n'en payent pas, ou presque pas, si ce n'est indirectement...

JOLIES CHOSES, bibelots anciens et meubles d'époque sont de plus en plus rares : mais vous en trouverez encore au « Mont des Arts », 43, Montagne de la Cour, Bruz.

Un endroit chic

c'est le nouveau Café de Paris, dont l'élégance des salons de la rue Saint-Lazare attire chaque soir aux dîners symphoniques toute la bonne société bruxelloise. Tel. 567.64.

Ardeur de néophyte

Dans la conférence qu'il a donnée dimanche dernier à la Cour d'Angleterre — siège de la Fédération libérale de l'arrondissement de Bruxelles — M. Chlepner a rappelé, non sans malice, qu'avant d'être ministre, M. Albert Janssen a, dans un sensationnel discours, prononcé nous ne savons plus au juste où, flétri, comme de la plus haute immoralité, les propositions que l'on mettait en avant pour stabiliser le franc belge en dessous de sa valeur nominale : ce serait, disait-il, une faillite partielle.

Aujourd'hui, M. Janssen, converti à la stabilisation, apporte à cette cause toute l'ardeur des néophytes — et il y va avec une telle ardeur, qu'il effraie les stabilisateurs de la première heure, tels que M. Chlepner.

BENJAMIN COUPRIE

Ses portraits — Ses agrandissements
avenue Louise, Bruxelles (Porte Louise) — Tél. 116.89

Tout augmente

Le tarif des tramways, les polices d'assurances, les pneus, l'essence, l'huile, la main-d'œuvre. Seul le forfait absolu de 250 francs par mois des Etablissements Félix DEVAUX-FORD, 63, chaussée d'Ixelles, est inchangé.

Le salut de l'épée

Il y a d'amusants « dessous », à cette conférence sensationnelle que M. Maurice Despret fit, l'autre semaine, au Comité Central Industriel. Depuis le temps, déjà lointain, où il prêchait, au Sénat, des économies dont on ne voulait pas entendre parler, parce qu'on disait : « L'Allemagne paiera ! ». M. Maurice Despret qui, président de la Banque de Bruxelles et de la Chambre de commerce internationale, passe tout de même pour avoir une certaine compétence financière, n'a plus été consulté par le gouvernement. Il ne fut pas de la mission à Washington, et on le tint soigneusement à l'écart des palabres dont est sorti le plan d'assainissement financier auquel M. Janssen donne tous ses soins. On lui fit bien sentir qu'il représentait la maison d'en face.

A la conférence du Comité Central Industriel, M. Maurice Despret a relevé le gant. Certes, il a couvert M. Janssen de fleurs ; jamais financier ne fut plus galamment complimenté par un confrère. Mais ces compliments ont servi d'introduction au plus savant démolissage du système ministériel, si bien que l'offre de concours de

M. Maurice Despret avait l'air d'une meurtrière ironie. Cette conférence, c'était le salut de l'épée. Les ministériels l'ont très bien compris. Aussi font-ils appel à un bataillon de renfort. Ils comptent beaucoup sur M. Barnich, compétence bardée de chiffres et de fiches, qui siège maintenant au Sénat, dans la gauche socialiste. Reste à savoir si M. Barnich sera aussi discipliné qu'on le croit.

Grand choix de Colliers, Bracelets et Parures en Perles inaltérables SAKURA. 37, rue Grétry.

IRIS à raviver. — 50 teintes à la mode

La leçon de catéchisme

Dans un village des environs de Lille, M. le curé, après la leçon de catéchisme, commente l'Histoire-Sainte.

— Qu'est-ce que tu aurais fait si tu avais commis le crime de Caïn ? demande-t-il au jeune François.

— J'aurais f... le camp en Belgique ! répond le gosse, imperturbable.

La Santé ?... C'est l'Hygiène par le confort chez soi. LA CALORIE, Chauffage, 29, r. Liedts, Brux. Tél. 545.96.

Un bon conseil, Mesdames

La femme chic n'emploie que les poudres de riz LASEGUE. Vente en gros : 16, rue des Bogards, Bruxelles.

La Sainte-Enfance rouge

Après les jeunes gardes socialistes, les jeunes communistes, les enfances : c'était prévu. Quand nous aurons le suffrage universel à douze ans, on verra de quel bois se chauffent les jeunes couches.

Pour le moment, un petit journal, tapé à la machine à écrire et intitulé : *L'École, journal de défense des élèves de l'école n° 3*, commence son article de fond comme suit :

NOTRE REVENDICATION

Dans ce petit journal, diverses opinions ont déjà été émises sur la vie faite aux jeunes de l'École industrielle. Tous ces avis nous ont été rapportés par des élèves qui suivent les cours. Ils ont mis en lumière les intimidations dont ils sont acablés, tels les saluts obligatoires, l'obligation d'avoir une tenue de bourgeois, porter un col, etc., etc.

Il est évident que l'obligation de saluer un maître — fût-ce un simple maître d'école — est tout à fait insupportable ; chacun sait, en effet, que ce n'est pas en fréquentant l'école, mais bien en courant la rue qu'on apprend la politesse.

Quant à l'obligation de porter un col, c'est franchement dégoûtant ! Nul n'ignore que, dans le conte célèbre de Voltaire, l'homme heureux n'avait même pas de chemise ; donc...

Donc, le gosse pour qui le citoyen Jacquemotte est un sale doctrinaire, est déjà né ; non seulement il est déjà né, mais déjà il écrit.

Gageons, pourtant, que c'est à l'école qu'il a appris à écrire. Il ne lui reste plus qu'à fréquenter des « meetings » pour apprendre à parler...

Tous Transports

Compagnie ARDENNAISE

Agence en Douane — Déménagements
Avenue du Port, 66, — Téléphone : 649.80

Ondes et baignades...

On constate — quelle surprise !

Qu'enfin l'eau se volatilise...

On se serait cru dans Venise,

C'est gondolant !...

Heureux, l'on quitte le refuge

Où l'on s'abritait du déluge.

Le fleuve, cessant son grabuge,

Est plus « coulant » !

Seul dans son cas, le brave ivrogne,

Saoul comme toute la Pologne

Par le genièvre ou le bourgogne,

Reste... soulaud

L'œil vague plongeant dans la rue,

Il rit de voir l'eau disparue,

Préférant la cuite... à la « crue »,

Est-ce un défaut ?

La Meuse, la Semois, la Trouille

Terminent enfin leur vadrouille

En charriant, las ! la dépouille

De plus d'un chien...

Tandis que le cours d'eau, docile,

Enfin dans son lit se faufile,

Le pauvre inondé, plus tranquille,

Ressort du sien !

En Belgique, plus d'une route

Qu'à présent, la goutte dégoûte,

Sans être à court d'eau, somme toute,

Fut à « cours d'eau »

Dans le quartier où l'eau s'amène,

L'artère ne fut pas... en veine

Et reçut, ma foi, comme étrenne,

Un beau « cadeau » !

La Lesse, calme, rend sa laisse,

Et le martyr de l'eau, baisse,

Chacun nage... dans l'allégresse,

On rit, c'est clair !

De la mare, on en avait marre,

Alors, pensez, quel tintamarre

Quand on remarque que démarre

L'amère mer !

En pleine ville, à coups de rame,

En ballottant de vague à lame,

On naviguait !... Ça brise l'âme,

Pareil tableau !

Aussi, maudissant pluvieuse,

L'inondé réclamait, morose,

Comme Desdémone, une chose :

Voir... « ôter l'eau » !...

Marcel Antoine.

Teinturerie De Geest 39-41, rue de l'Hôpital, 3
Envoi soigné en province - Tél. 25975.

Bouchard Père et Fils

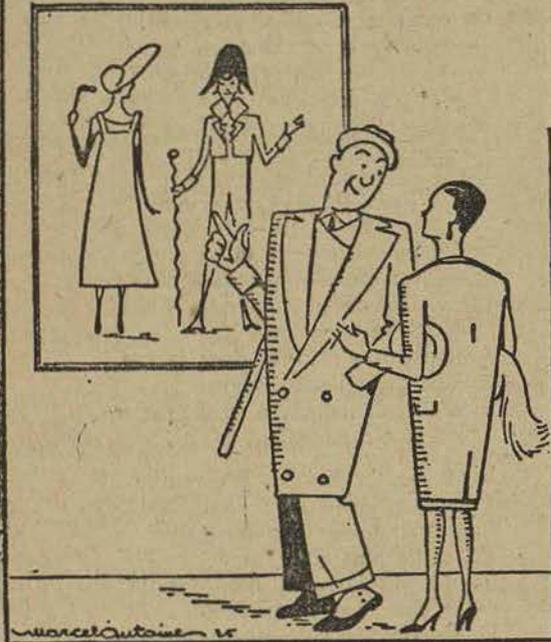
Maison fondée en 1731

CHATEAU DE BEAUNE

Bordeaux — — — Reims

vous offrent les vins de leurs Domaines de BEAUNE, VOLNAY, POMMARD, CORTON, MONTRACHET, FLEURIE, etc et se chargent de la mise en bouteilles des vins en cercles qui leur sont achetés

Dépôt de Bruxelles: 50, rue de la Régence
Prix-courant envoyé sur demande. — Téléphone 42.70



— Non, mais comment pouvaient-ils s'habiller comme ça !...

Annnonce ancillaire

Un lecteur nous adresse, pour notre Pion, une annonce parue dans le *Soir* du 11 janvier : on y demande une servante et on ajoute : « Se présenter entre 5 et 7 heures du matin ».

Ce n'est pas nécessairement une erreur de typographie. Il se peut fort bien que l'auteur de l'annonce, pour éprouver la valeur de sa future domestique, ait voulu savoir si elle était capable de se lever avant que, comme disait Donnay, les premiers éteigneurs de réverbères soient allumés. On sait le vieux proverbe liégeois :

Qui s'lèv' à matin
Wagne on skalin;
Qui s'lèv' so l'tard
Wagne on patard.

Mais nous serions tout de même bien curieux de savoir combien de servantes se seront présentées chez l'auteur de l'annonce, entre 5 et 7 heures du matin...

« Ce serait folie d'acheter une quatre cylindres, quand ESSEX vous offre sa nouvelle Conduite intérieure six cylindres au prix de 29.355 francs (le dollar 21 fr.).
« PILETTE, 15, rue Veydt. — Tél. 457.24. »

M. E. Goddefroy, détective

Bureaux : 44, rue Vanden Bogaerde, Bruxelles-Maritime
Tél. 603.78

La mystification déjouée

Mme la baronne Zeep raconte :

— Vous savez bien, X... l'amateur d'antiquités ! L'autre jour, il a voulu me faire monter à l'arme. Y m'a montré une lettre de l'empereur Napoléon au général... au général Grychou, je crois, pour lui dire d'aller plus « volle gaz » à Waterloo. Mais c'était à la machine...

— Oui, mais vous allez voir ! Mon mari, qui fait justement dans les machines, a vu de suite que ça était tapé sur une machine anglaise. Vous voyez ça d'ici, l'empereur de France écrire sur une machine anglaise !... Y faut tout de même pas prendre les gens pour plus bête que vous en avez l'air !

— Ninon, tu para's si jeune, et tu es si fraîche !

— Rien d'étonnant, ma chère ; mon mari m'a fait installer une salle de bain-cabinet de toilette par VLIÉGEN, 144, boulevard Adolphe-Max.

Apprenez les Langues Vivantes à l'École Berlitz

20, place Sainte-Gudule.

Les réincarnations du père Ubu

M. Ambrose Vollard, collectionneur, critique d'art et marchand de tableaux, fut un précurseur. Il doit sa fortune au fait qu'il a découvert Renoir, Cézanne, Gauguin, puis, plus tard, Picasso, Utrillo, Rouault, à une époque où ces grands peintres passaient pour des fumistes ou des fous. Serait-il aussi un précurseur en politique, sociologie, finances et autres blagues sérieuses ?

Il prétend avoir rencontré le Père Ubu, réincarné, à la veille de la guerre. Pendant la grande crise, il l'a suivi pas à pas, et l'on sait que le genre de l'absurde que le Père Ubu représente excellemment se promena alors un peu partout, aussi bien au front que dans les chancelleries et le ministère. Mais, depuis, à ce que raconte M. Vollard, le Père Ubu a suivi une bien plus belle carrière. Il est devenu député, ministre, président du conseil. Il a un système médical, colonial, gouvernemental, anticlérical et démocratique si parfaitement absurde et tournebouloir qu'il a fini, après sa mort, par être panthéonisé, tout comme Jaurès.

Cette mirifique histoire est contée avec un humour savoureux et féroce, dans la parfaite tradition ubuesque chère à tous ceux qui ont connu l'inimitable Alfred Jarry. C'est un livre que tous nos députés devraient lire chaque fois que M. Janssen défend un projet financier auquel ils ne comprennent rien, mais qu'ils sont bien décidés à voter.

GRAND HOTEL DU PHARE

23, boulevard Militaire, Ixelles

Grands et petits salons. — Cuisines et caves renommées
Téléphone 323.63

Le bonheur en 1926

ne sera complet que si vous avez une machine à écrire « Demontable », 6, rue d'Assaut, à Bruxelles.

L'esprit d'entraide au théâtre

Dans aucun monde autant que dans le monde des théâtres, on n'a l'esprit et le cœur portés à l'altruisme. Un appel à la bienfaisance lancé au manteau d'Arlequin a toujours son écho dans les coulisses. Et les acteurs et actrices de sortir de toutes les loges pour répondre : « Présent ! »

Tout le monde sait cela, tout le monde le dit ; mais il n'est pas mauvais d'apporter à ce truisme quelque nouvel exemple.

L'œuvre d'assistance aux malades nerveux, dont nous avons récemment montré la portée scientifique et sociale, a des besoins accrus par son constant développement ; le comité d'organiser un spectacle qui puisse

faire recette. Il s'adresse à la direction de l'Alhambra, qui lui répond : « Le théâtre est à vous ! » à la phalange symphonique de la *Grande-Harmonie*, dont le chef réputé, Arthur Van Oost, offre le concours gracieux de ses soixante exécutants ; à Georges Vaxelaire, qui envoie les artistes qui ont créé son opérette : *Les Deux Médailleurs*, laquelle est en passe de devenir populaire ; aux *as* de l'équipe dramatique bruxelloise : Mmes Charnal et Libeau, MM. Libeau et Roels... Et voilà ces quatre artistes — encore que surchargés de besogne par le répertoire de leurs théâtres respectifs — qui trouvent moyen, pendant quatre semaines, de consacrer, chaque jour, une ou deux heures aux répétitions d'une pièce bruxelloise inédite, à laquelle leur interprétation assure, *ex abrupto*, le succès. Pendant quatre semaines, pour cette pièce destinée à n'être jouée qu'une fois, ces quatre artistes dépensent avec le sourire, le meilleur de leur talent, de leur intelligence, de leur effort. C'était la première fois que Libeau et Roels jouaient ensemble ; leur amitié et leur courtoisie s'ingénierent à une mutuelle mise en évidence ; Mme Charnal fut éblouissante de vérité et Mme Libeau se montra digne de ses interprètes — ce qui n'est pas un mince compliment.

Le public a décerné à ces artistes, dont le jeu est la vie même, d'interminables bravos. Ces applaudissements eussent été plus enthousiastes encore s'il avait pu, en même temps que la valeur artistique de ce quatuor, acclamer la générosité, par lui ignorée, de leurs cœurs.

LES SALAIRES DE FAMINE dressent la révolte dont les excès sont d'avance justifiés. « The Destroyer's Raincoat Co Ltd » donnent le maximum d'appointements, 55-58, chaussée d'Ixelles.

Le facteur de pianos Paul Bernard

Ses instruments tous modèles ; ses auto-pianos perfectionnés ; ses prix introuvables ailleurs à qualité égale. 67, rue de Namur, Bruxelles. Demandez une audition sans aucun engagement.

Opinions

Ceci se passait dans un de ces salons qui existent depuis peu à Bruxelles et qui constituent des terrains mixtes où se rencontrent des hommes de tous les partis.

— Voyons, dit un spectateur à un parlementaire socialiste, et non des moindres, vous n'allez pas me soutenir que ce Poulet est un homme d'Etat ?

— C'est dans tout l'Etat un homme bien remarquable, un homme rare !

— Oh ? ? ? ! ...

— Mais oui : il a l'intelligence de savoir qu'il n'est pas extrêmement intelligent et de se laisser toujours mener par Vandervelde.

— Bien. Alors, nous sommes d'accord.

Les Etablissements de dégustation « SANDEMAN », en Belgique, sont fréquentés par tout fin connaisseur en vins de Porto.

Automobiles Buick

Avant d'acheter une voiture, ne manquez pas d'examiner et d'essayer les nouveaux modèles Buick 1926. De grands changements ont été apportés dans le nouveau châssis Buick, qui en font la plus parfaite et la plus rapide des voitures américaines.

PAUL-E. COUSIN, 2, boulevard de Dixmude, Bruxelles.

Fables-express

Cette jeune beauté, dans le train de Lyon,
Offre à tous son amour — mais non point sans rançon !

MORALITÉ :

Paie, et l'aime !

???

La vie est brève ; un rien vous la chamberde ;
Un rhume, un souffle, et voici la camarde.

MORALITÉ :

Cypres, si près !

PIANOS E. VAN DER ELST

76, rue de Brabant, BRUXELLES

Grand choix de Pianos en location

Pendant les soirées d'hiver

On parle beaucoup, en ce moment, d'un nouveau poste récepteur de radiotéléphonie à 4 lampes, de fabrication belge, lequel serait supérieur à tous autres par sa pureté, sa puissance, son extrême facilité de réglage.

La brochure descriptive n° 27 C. peut être demandée à la Cie Cont. **TRIALMO** 67, rue Royale, à Bruxelles. Tél. 125.17

Les Rois-Mages et le capucin bruxellois

Les trois Rois-Mages, qu'on nomme parfois Magalat, Galgalat, Saraim — plus souvent Atos, Satos, Paratoras — ont passé par Bruxelles le 6 janvier ; ils voyageaient incognito et bien peu de fêtes ont été, en leur honneur, cachées dans le gâteau d'une tradition désuète. Ce sont des personnages purement mythiques : l'Eglise n'offre pas moins à notre vénération, dans la cathédrale de Cologne, où ils ont échoué après de nombreuses vicissitudes, le corps de ces Rois-Mages qui n'ont point existé. Et vous trouverez, dans le peuple des campagnes, beaucoup de vieilles gens pour vous dire que quiconque porte sur soi le texte de cette courte oraison : *S' nati tres Reges, Gaspar, Melchior, Balthazar, orate pro nobis, nunc et in hora mortis nostrae*, est à l'abri des migraines, des fièvres, des accidents de voyage, des morsures de chien enragé, de la mort subite et des maléfices.

Contre le mal caduc, spécialement, la promesse de la protection des Saints-Rois se trouve inscrite dans ces vers célèbres :

Gaspar fert myrrham, thus Melchior, Balthazar aurum ;
Haec tria qui secum portabit nomina Regum
Solvitur a morbo, Christi pietate, caduco.

Tout cela fut, pendant des siècles, monnaie courante et vérité d'Evangile. Vers 1790, à Bruxelles, un capucin chargé de prêcher devant une brillante assemblée de princes et de prélats, avait pris pour texte la légende des trois Rois-Mages. On était le 6 janvier, jour adopté depuis treize cents ans pour la célébration de leur fête. Le haut rang de ses auditeurs impressionna le capucin et bientôt il s'embrouilla dans son sermon. « Le premier de ces rois, dit-il, offrit à Jésus de la myrrhe, le deuxième, de l'or et de l'encens, le troisième... » Comme il avait attribué déjà l'encens, avec l'or, au deuxième, il ne sut plus quoi donner au troisième et il se mit à « broubeler » — comme on disait déjà à Bruxelles... On commençait à croire qu'il ne s'en tirerait jamais, lorsqu'il aperçut un grand tableau représentant l'Adoration des Mages, où, conformément à la tradition, l'un de ceux-ci était figuré sous les traits d'un nègre. Ce fut pour le capucin un trait de lumière : il reprit d'une voix assurée : « Le troisième ne présente rien au Divin-Enfant, et Jésus indigné, lui

noircit le visage, comme vous pouvez le voir sur cette toile ! Terrible exemple pour ceux qui, de la maison du Seigneur, s'approchent les mains vides ! »

L'histoire assure que ce fut la dernière fois que le prédicateur fit prêchi-prêcha devant un auditoire distingué...

RESTAURANT « LA PAIX »

57, rue de l'Ecuyer

Cuisine classique

DEUX JOLIES SALLES DE BANQUETS

Automobiles Mathis

12 HP., Conduite intérieure, 29.850 francs

La plus moderne, la moins chère

TATTERSALL AUTOMOBILE

8, avenue Livingstone. — Télé. 349.83

Gastronomie

Où sont les belles bûchées d'autrefois ? Nous avons déniché, l'autre jour, dans de vieux papiers, le menu d'un « déjeuner de noces » offert par de bons bourgeois, à Bruxelles, en 1855. Le voici, textuellement copié :

Bouchées à la Financière

Turbot sauce Hollandaise

Filet de bœuf à la Godard

Poularde truffée

Côtelettes d'agneau Printanière

Caneton aux Pois nouveaux

Ris de veau à la Toulouse

Mayonnaise au Saumon

Aspic Ravigotte

Punch glacé au rhum

Haricots verts nouveaux

Croûte aux Champignons

Poulets de grains rôtis

Ortolans

Buissons de Homards

Pâtés de Strasbourg

Buissons d'écrevisses du Rhin

Jambon de Westphalie

Pièces montées

Nesselrode glacé

Macédoine de fruits

Charlotte russe à la Vanille

Glaces, Desserts, Ananas et Fruits.

On se figure l'état de congestion dans lequel devait se trouver celui des convives — s'il en fut un — qui aurait fait honneur à tous et chacun de ces plats ! Sans doute, le teint incendié, les yeux hors la tête, essayant de mâcher encore la dernière tranche d'ananas, le gilet barbouillé de sauce et le devant de chemise maculé de vins variés (car quels vins devaient arroser un pareil menu !...) dut-on l'emporter sur une civière...

N'empêche que les Bruxellois de vieille roche parlent avec quelque fierté de ces frairies admirables auxquelles ils se préparaient par un jeûne rigoureux : ils se mettaient en bras de chemise pour s'attaquer au menu, desserraient leur ceinture, abaissaient leurs bretelles et mangeaient à grosses bouchées, sans parler...

CITROEN

Le concessionnaire à Bruxelles et environs expose dans ses magasins, 51, boul. de Waterloo et 130, av. Louise, les derniers modèles de la grande marque à des prix sans concurrence.

Pour les inondés

Nous n'avons pas ouvert, dans nos colonnes, de souscription pour les victimes des inondations dont la population bruxelloise commence seulement à « réaliser » l'étendue : quelqu'un nous disait hier que ce désastre sans précédent coûterait un milliard à la population qu'il a atteinte. Nos grands confrères de la presse quotidienne sont mieux outillés que nous pour recueillir, au jour le jour, les sommes consacrées au soulagement des plus pitoyables infortunés. Nous engageons nos lecteurs à leur envoyer leur obole. *Pourquoi Pas ?* prêchant d'exemple, s'est inscrit pour mille francs.

Crever devient un plaisir avec...

ELEVATOR READY

qui supprime le cric mobile de votre auto.

Bruxelles, 15, avenue Paul Deschanel. — Tél. 583.13.

Les prénoms

Balzac disait que les noms propres avaient sur leurs propriétaires des influences diverses. C'est un peu exagéré, car, enfin, un monsieur qui s'appelle Lamouise peut fort bien être millionnaire et le nombre ne se compte plus des bonhommes maigres comme des perches à houblon et qui se dénomment Legros. Et les prénoms ? Bah ! Pensez donc à César qui se dénommait tout platement Jules comme dans les casernes le bac à... parfaitement. Et l'inventeur de la poule au pot... vous savez ce M. Quatre...

Eh ! bien, il s'appelait Henri comme vous et moi... de même que le célèbre M. Quatorze portait le prénom bien raplapa de Louis. Mais il y a eu des parents qui ne doutaient de rien. Tels ceux de ce M. Le Grand qui osèrent baptiser leur turbulent personnage de fils : Alexandre... tout comme notre Hanlet. Je vous demande un peu de quel droit !

Alexandre Hanlet, fabrique le piano

qui chante et enchante

212, rue Royale, Bruxelles

Maillots et perruques

Avant la guerre, une question grave se posait, chaque fois qu'un directeur de théâtre de genre voulait monter une pièce à grand spectacle : c'était la question des maillots des danseuses. On ne se figure pas pour quelle part considérable les maillots figuraient au devis d'un spectacle à mise en scène, pour peu que ce spectacle comportât quelques ballets, divertissements et défilés. Ajoutez qu'il fallait entretenir le maillot, que tant de raisons concourraient à mettre à mal et qu'une fois un certain degré de rapiéçage dépassé, le maillot devait prendre ses invalides.

Aujourd'hui, le poste « maillots » a disparu du budget du directeur : les jambes de ces dames s'offrent, des orteils aux régions supérieures des cuisses, dans l'état de nudité des jambes d'Eve, leur mère à toutes...

Les costumes aussi se sont simplifiés — et l'on connaît ces mots imprimés récemment sur l'affiche d'un des principaux music-halls de Paris :

1.200 personnes en scène — 40 costumes

Voilà qu'on simplifie aussi les perruques. Dans la revue de l'Alhambra — façonnée, comme on sait, au Casino de Paris — il n'y a plus une seule perruque : tous les cheveux postiches sont attachés au chapeau. Vainement, vous

chercheriez, dans tout le théâtre, une tête à perruque ou celle, généralement plus avenante, du garçon coiffeur, frisé au petit fer, fleurant toutes les odeurs de la parfumerie moderne, et manœuvrant, avec des doigts fébriles, les branches des ciseaux professionnels.

Tant pis pour les coiffeurs — et tant mieux pour les directeurs... Il est vrai que s'ils ont fait quelques économies sur les maillots, le métrage des costumes et les perruques, ils ont eu d'autres occasions d'ouvrir leur caisse...

Le Madère SANDEMAN est recommandé

« ALLEZ A L'ESCARGOT » vous y retournerez.
Restaurant, 13, r. de Dinant

Candidats poètes officiels

Ce serait une erreur de croire que, dans les milieux populaires bruxellois, on soit réfractaire au langage des muses et que l'on n'y cultive pas la rime.

Un des organisateurs de nos fêtes publiques a reçu la lettre dont ci-dessous des extraits, lettre lui proposant une cantate pour la cérémonie de la place des Martyrs, en l'honneur des combattants de 1830 :

Monsieur X...

Excusez moi la haute liberté que je me suis permis en vous adressant cette lettre sans intermédiaire.

Voulant avant tout remercier ma ville natale pour les études que j'y ai reçues, je désire volontier confier une petite marque de sympathie à mon pays, ainsi qu'à vous, monsieur...

Et soignera, j'espère, peut-être pour mon petit poème ci-joint dans la lettre, que je voudrais que l'on mette en musique, pour les œuvres annuelles de la place des Martyrs où naguère je me sacrifiais toujours à titre gracieux et désintéressé.

Dans veuillez, s. v. p., vous donner la peine de jeter un coup d'œil sur ce qui suit; et apprécier ces quelques vers que je fis sans prétention :

HOMMAGE AUX COMBATTANTS

I.

O sol natal, ville chérie,
Où tout respire la gaieté,
Tout est jeune, tout est jolie,
Tout se ranime en ce beau jour d'été.

II.

Dès notre plus tendre enfance
Nous jouissons de l'indépendance
Que nos ayeux ont conquise;
Rendons hommage à leur mérite.

Honneur et paix à mon pays,
A mon roi puissant et sage
O pays chérie, sol chérie;
Où un grand roi naquit
Au peuple de l'esclavage
Que nos ayeux ont amoiti.

Gloire amour sacré
Pour nos pères vénérés;
Chantons la liberté sainte
Et glorifions sans crainte;
La liberté du sol natal
Victoire !... Liberté !...

Pourquoi raillerait-on le brave homme qui a mis sur pied ces « esstrophes » ? D'abord, bien des railleurs ne pourraient pas en faire autant, et puis, si l'on tient compte de la lettre, il faut tenir compte aussi de l'esprit...

AUTOMOBILISÉES : Carburateurs « ZENITH », accus « DININ », guêtres ressorts « JEAVONS », bougies « POGNON » et « CHAMPION », etc. Trentelivres & Zwaab, rue de Malines, 39, Brux. Mise au point, réparations rapides.

Précision

Le nouveau tarif des tramways, qui oblige le public à préciser le but de son voyage, n'est pas encore entré dans les mœurs. A preuve, cette scène, rigoureusement authentique.

Cela se passe à Uccle, dans un « onze ». Le receveur passe. Une jeune paysanne, sans mot dire, dépose une pièce d'un franc dans le creux de sa main. Le receveur, déjà impatient :

— Où allez-vous ?

— Chez ma tante, monsieur ! fut la réponse de la jeune fille interloquée.

RESTAURANT : AMPHITRYON & BRISTOL :
SES NOUVELLES SALLES : SES SPÉCIALITÉS :

Champagne
SES bruts 1905-11-14 **GIESLER**
La grande marque qui ne change pas de qualité.
A.-G. Jean Godichal, 228, chaussée Neurgat — Tel. 475.66

Sonnet monosyllabique

Le sonnet monosyllabique que nous avait envoyé, l'autre jour, un parfait poète, a excité la verve et l'émulation de nombreux lecteurs. Parmi les sonnets qu'ils nous ont envoyés, voici le plus présentable :

A LA POULE... DE LUXE

Ta
Loule,
Ma
Poule,

Ca
Roule
La
Foule,

Mais
T'es
Bête

Qui
S'y
Prête !

Des cheveux qui toujours sont maintenus

en place et ne sont jamais gras !

Il est si facile aujourd'hui d'entretenir sa chevelure, quel que soit l'état de sécheresse et d'indiscipline de vos cheveux.

Stacomb

aura bientôt fait de les maintenir, de donner à vos cheveux le velouté et la souplesse tant prisés de nos jours. Cette délicieuse crème rose prévient en outre les pellicules si préjudiciables à une belle chevelure.

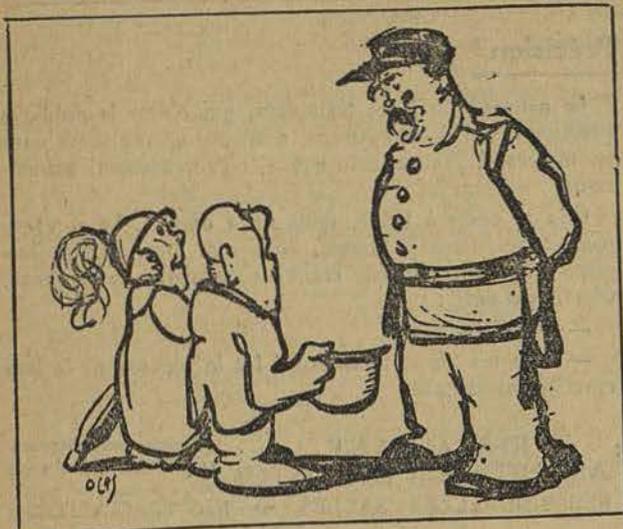
OFFRE GRATUITE

Veuillez m'envoyer gratuitement un échantillon de STACOMB.

Nom

Adresse

Pharmacie DELACRE, 64-66, Coudenberg, Bruxelles.



— La rue Montagne-des-Géants, s. v. p. ?

L'inspection

L'institutrice du jardin d'enfants est surprise, en pleine classe, par la visite de l'inspecteur. Elle est jeune; c'est la première fois que sa classe est inspectée et elle perd un peu la tête.

— Rassurez-vous, Mademoiselle, lui dit le brave homme d'inspecteur; je sais que les petites filles de l'âge de celles qui vous sont confiées ont plus besoin d'éducation que d'instruction et je n'ai pas l'intention de me montrer sévère... Posez-leur quelques questions.

L'institutrice demanda :

— Combien les mots ont-ils de genres ?
Aucune élève ne répond.

L'institutrice répète sa question... avec le même insuccès.

Alors, le bon inspecteur, derrière son dos, lève la main et montre deux doigts aux enfants.

Et une petite fille, sûre d'avoir compris, de s'écrier obligeamment :

— Mademoiselle, M. l'inspecteur demande la permission d'aller à la cour...

Mais oui, au fait !

Ou vous en avez acheté,
Et, dans ce cas, je suis sans crainte...
Ou vous n'en avez point goûté,
Et, dans ce cas, sans autre feinte,
Qu'est-ce que vous attendez ?

Crosse et Blackwell.
TOUTES BONNES MAISONS

Abréviation

Mme de Saint-Ferme, mondaine, va partir en vacance.
— Louise, dit-elle à sa femme de chambre, vous allez porter chez mes amies dont voici les noms et adresses, ma carte de visite leur annonçant mon départ. Il suffira d'inscrire sur chaque carte : P. P. C. Cela veut dire : « Pour prendre congé ».

— Bien, Madame.
Deux mois après, Mme de Saint-Ferme revient chez elle et charge sa soubrette de la même commission.
— Vous mettrez sur chaque carte : « Madame est revenue des eaux ».

Louise, trouvant les abréviations très commodes, met sur les cartes les initiales de chaque mot.

Mme de Saint-Ferme se demande encore pourquoi ses amies ne lui ont pas fait de visites.

...
Savez-vous qui raconte cette histoire ?
C'est le *National* du 22 décembre dernier.

Le *National* s'émancipe, nous le constatons avec plaisir. Sa bonne humeur n'aura bientôt plus rien à envier à celle du *Pourquoi Pas ?*

Mais que va dire le *XX^e Siècle ?*

TAVERNE ROYALE (Traiteur)

23, Galerie du Roi, Bruxelles. Tél. : 276.90
Tous plats sur commande : chauds ou froids

Forté diminution

sur les Foies gras FEYEL de Strasbourg
BAISSE DU FRANC FRANÇAIS

L'automobile

AUBURN

c'est la perfection

75, avenue Louise
Tél. 152.79

39, rue Vanderlinden
Tél. 585.59

Une méprise

L'a-t-on remarquée ? On nous l'avait signalée de divers côtés, mais nous ne l'avions pas relevée; comme des lecteurs insistent, allons-y...

Ce n'est pas grave; c'est simplement drôle : Paul Claudel était venu donner une conférence à Bruxelles; un de nos confrères quotidiens se crut obligé de donner son portrait. Seulement, on fit erreur et ce fut le portrait du... ténor Claudel, de la Monnaie, qui s'offrit aux regards surpris des lecteurs du journal et aux yeux ahuris de Paul Claudel...

Champagne BOLLINGER

A g. G. ROSSEL, 13, av. Rogier, Br. T. 525.64

J. GUNTHER

Les pianos de la grande marque nationale sont incomparables par le moelleux et la puissance de leur sonorité.

SALONS D'EXPOSITION : 14, rue d'Arenberg. Tél. 12251

Qui trompe-t-on ici ?

L'été dernier, au château de X..., Monsieur et Madame ont invité un ami à passer quelques jours. Les jours sont assez gris; il y a le tennis, le bridge et les mots croisés. Mais les nuits !... L'ami les agrémenta en les passant avec la bonne. Naturellement, le châtelain s'en aperçut.

— Ecoute, mon vieux, ça ne se fait pas !
— A qui voulais-tu que je m'adresse ? Ton castel est à quatre kilomètres du moindre village. Il y avait la bonne et ta femme... Je n'ai pas voulu te tromper, toi, mon meilleur ami...

— C'est que... voilà... c'est bien difficile à dire... avec la bonne, tu me trompes aussi !...



CUBES OXO

À BASE D'EXTRAIT DE VIANDE
de la C^{ie} LIEBIG

Le langage des statues

A Mons, les statues qui ornent les piliers centraux de Sainte-Waudru ont, à raison des attitudes que le sculpteur leur a données, fait naître une histoire un peu grossière, mais plaisante, dans l'esprit des fidèles. Le premier saint, levant le doigt, d'un air sévère, dit : « Quelqu'un vient de s'oublier ici » ; le second, d'un signe qui proteste, exprime : « Ce n'est pas moi ! » ; le troisième désigne le quatrième, ce qui signifie : « C'est lui ! », et le quatrième, baissant la tête, confesse son méfait...

Les Liégeois ont imaginé une histoire semblable pour leurs statues. Et l'on nous adresse un « drame intestinal » en quatre actes, intitulé : « Les mains des statues de Liège », dont voici le scénario :

PREMIER ACTE

La main de Charles Rogier

A la façon dont le vieillard se tient le ventre, on comprend que son intestin est le siège d'une agitation bolchévique.

DEUXIEME ACTE

La main de Charlemagne

D'un geste indigné, l'Empereur proteste : « Pas ici !... »

TROISIEME ACTE

La main d'André Dumont

Pris de compassion, le célèbre géologue indique à ses pieds une place propice.

QUATRIEME ACTE

La main de Grétry

Elle tend à l'intéressé un feuillet détaché d'une partition.

RESTAURANT « LA MAREE »

22, place *Sainte-Catherine*

Les mardis et vendredis
Déjeuners et Dîners à 20 francs
Trois spécialités de poisson au choix

GRANDS ET PETITS SALONS

Histoire bien américaine

La partie de poker est engagée sur le transatlantique. On joue gros. Un Français, trois Américains. Avec un carré d'as, c'est-à-dire le plus beau jeu, le Français relance jusqu'au moment où il dit :

— Mon reste !

Et il abat son jeu, sûr d'avoir gagné.

— Pardon, fait un Américain, en abattant le sien, j'ai le rikiki.

— Le rikiki ???

— Oui. Ça bat le carré d'as. C'est le neuf de cœur, le huit de pique, le neuf et le dix de trèfle et le roi de carreau !

Un quart d'heure après, les rôles se trouvent renversés. C'est le Français qui a le rikiki. Et il l'abat triomphalement...

— Pardon, fait l'Américain. On ne vous a donc pas prévenu ? Le rikiki ne sert qu'une fois dans la soirée !...

BALLOT

Les succès de cette belle marque ont été confirmés par les nombreuses ventes faites au Salon de l'Automobile. Les derniers modèles sont visibles chez l'agent général :

Etablissements RENE de BUCK

51, boulevard de Waterloo, à Bruxelles

Priz des châssis établis en francs français rendus Bruxelles

En wagon-restaurant

Dans un dining-car ruisselant de lumière, le hasard a réuni à la même table un curé et un rabbin ; ils siroient leur moka, dégustent un verre de triple-sec — on est en France — et savourent un fin cognac ; bien lestés, ils sont d'humeur joviale.

L'Israélite, dont l'humeur est taquine, pousse une pointe au prêtre :

— Somme toute, Monsieur le curé, pendant sa vie humaine, Jésus, quand il avait mangé et bu, faisait comme vous et moi ?

— Sans doute !

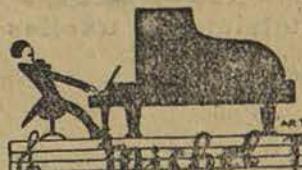
— Alors, si vous le permettez, je vais aller faire comme lui et vous...

Et le rabbin de s'éclipser, tandis que le curé, vexé, tâche de chasser de son esprit l'image du Christ en si peu noble posture ; il était encore soucieux, quand le rabbin revint et, avec un sourire malicieux, lui dit :

— Mais, j'y pense, curé : si vous faites si souvent le signe de la croix, c'est parce que Jésus-Christ fut crucifié ; quel geste feriez-vous, s'il avait été empalé ?

A ce moment, une panne d'électricité — providentielle, ô combien ! — plonge le wagon dans l'obscurité ; quand la lumière revint, plus de curé ; rien que sa tasse et son verre de liqueur, auxquels il avait à peine touché, et son cigare à moitié fumé.

Mais, grâce au rabbin — et ceci est la moralité de l'histoire — rien ne fut perdu.



PIANOS -
AUTOPIANOS
ACCORD - RÉPARATIONS

Michel Molhys

16, Rue de Stassart, Téléphone 153 92 - Bruxelles

Polylinguisme

Voici du bilinguisme gantois.

Echantillon relevé sur des plaques émaillées, blanc sur bleu, et fixées solidement dans la brique :

Rue St-Georges se traduit par *Steendam* (et inversement).

Donkersteeg devient ruelle du Paradis.

Dampoort signifie, paraît-il, porte d'Anvers.

Nous voulons bien.

???

Voulez-vous du Bilinguisme Bruxellois ?

Voyez la plaque, jaune et bleue, des trams 14 : vous constaterez que Place Wiclemans se traduit par *Ceuppens plaats*.

???

Et voici pour terminer, du Quadrilinguisme Anversois.

A la gare centrale, la même localité s'appelle :

En français : *Urinoir*.

En flamand : *Waterplaats*.

En anglais : *Gentlemen*.

En allemand : *Pissoir*.

Ce n'est pas pour flatter les gentlemen...

Th. PHILIPS CARROSSERIE
D'AUTOMOBILE
DE LUXE : : :

223, rue Sans Souci, Bruxelles. — Tél. : 302,02

Pour remédier aux inondations futures

Des mesures vont être prises par les services compétents :

1° La hauteur des ponts sera relevée, ainsi que leur largeur, sur tous les cours d'eau tant navigables que non navigables. Une fois ces mesures prises, une commission sera nommée; elle se réunira à Water-l'Eau, au sommet de la butte, de façon à ne pouvoir être atteinte par les crues.

2° M. le baron du Boulevard servira de bouée de jauge : il sera immergé, trois fois par mois, dans la Meuse, entre Dinant et Namur, pour permettre de calculer la ligne de flottaison.

3° Les localités inondées seront toutes autorisées à joindre les mots : « Les Eaux » à leur nom original. Nous aurons ainsi Seraing-les-Eaux, Huy-les-Eaux, Ougrée-les-Bains, etc., etc.

4° Des barques repeintes à neuf seront, en tout temps, mises à la disposition des inspecteurs du Service des Inondations, lesquels seront tous décorés si la crue dépasse 1=40.

5° L'administration va passer à l'industrie nationale une importante commande de chasses d'eaux, ce qui permettra de s'attaquer directement à la crue.

Chenard & Walcker
18, Place du Châtelain, Bruxelles

Mots d'enfants

Maman a, depuis plusieurs semaines déjà, l'intention de se faire couper les cheveux à la Mistinguett. Elle a pris l'avis de ses parents et de ses amis et, comme ces avis sont différents, n'en est que plus hésitante. Hier, elle demande à Louise, sa fillette de cinq ans :

— Penses-tu, Louise, que je dois me faire couper les cheveux ?

Et Louise de répondre aussitôt :

— Si tu conserves ta figure, tu peux faire de tes cheveux tout ce que tu veux...

???

À rapprocher ces impressions de Tatave, qui, voyant, pour la première fois, sa mère coiffée à l'écolier, s'est écrié :

— Maintenant, père et toi, je vais être obligé de vous appeler tous les deux petit papa...

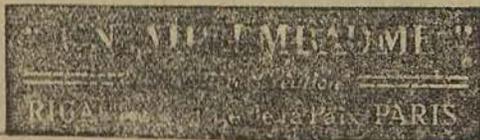
BUSS & C^o pour vos CADEAUX
— 66, RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES, 66 —

Annonces et enseignes lumineuses

Lu, en passant, dans une ville industrielle de province, le nom d'un honorable de l'endroit :

VERCHIE-LEJOUR

Et la nuit... que fait-il ?



Film parlementaire

Cette démission du général Kestens était le secret de Polichinelle, depuis le jour où le ministre de la Défense nationale marquait, en pleine Chambre, son désaccord avec les « suissards » de l'extrême-gauche et de l'extrême-droite, qui veulent calquer l'armée sur le modèle que Georges Lorand importa, voici quelque trente ans, des vallons de l'Helvétie.

Est-ce la crise ouverte et l'ébranlement de la porte, claquée un peu fort; va-t-il faire craquer toute la baraque ministérielle ?

L'optimisme des ministres restés en place semble démentir cette hypothèse. Ils se tiennent pour indispensables, du moins à l'heure présente, où, plus que jamais, la stabilité gouvernementale est indispensable pour régler les accords de Washington et de Locarno, achever la tâche urgente de l'assainissement financier et faire face aux exigences angoissantes de la catastrophe des inondations. On ne voit pas, en effet, cette situation compliquée par le gâchis d'une crise ministérielle qui dure généralement de cinq à six semaines en Belgique.

C'est pourquoi les deux chefs désignés de l'opposition au ministère Pouillet-Vandervelde sont, à ce moment, ses supporteurs les plus solides. L'un d'eux, M. Jaspas, a accepté d'être le rapporteur — extrêmement favorable — de la convention qui règle, on sait, hélas ! comment, nos dettes envers les Etats-Unis. Tandis que M. Paul Hymans prêche ouvertement l'adhésion unanime au plan d'assainissement financier.

Cela vous a un petit relent d'union sacrée qui prolonge la trêve des confiseurs.

???

Mais — car il y a un mais ! — qu'advient-il du portefeuille de la guerre ? Faut-il d'un moine, l'abbaye ne chôme pas, diriez-vous. C'est bien possible et, par ces temps de compression où l'on a fendu l'oreille à une quantité d'officiers supérieurs, il y en a plus d'un qui le ramasserait, le portefeuille. Les socialistes en comptent au moins dix sur leurs dix doigts et énumèrent leur noms avec complaisance.

Ils répètent à ce propos ces paroles d'un des héros de l'Yser : « Qu'est-ce qu'ils veulent, en somme, au nom du pays, qu'ils disent ? Un régime à court terme avec recrutement plus ou moins régional ? Avec notre système défensif actuel, ça ne « cloche » pas. Six mois, huit mois,

neuf mois, même dix mois, c'est pareil comme rendement et ça ne donne rien du tout. Mais si l'on veut bouleverser tout le fourbi, alors il faut bâtir une nouvelle maison et ne pas démolir l'autre avant d'être sous toit dans le nouveau gîte. Si l'on veut patienter quatre ou cinq ans, le temps d'organiser la préparation pré-régimentaire, de créer des cadres techniques spéciaux, je vous mets sur pied une armée de milices d'une construction impeccable. Ce que ça vaudra, il faudrait une nouvelle guerre pour le dire, mais au moins le suffrage universel aura l'armée qu'il a rêvée. A moins que, d'ici-là, il ne change d'avis !

Voilà un général que les ministres voudraient bien prendre au mot. A condition qu'il veuille marcher et que les toutes impatientes de la majorité veuillent patienter.

???

Car il y a toutes sortes d'impatiences à l'extrême-gauche et à l'extrême-droite. Supposons que l'on doive prendre un civil, comme cela se fait couramment en France. Immédiatement, pointent, du côté socialiste, les noms de MM. Hubin et Mathieu ; du côté droit, ceux de MM. Marcq ou Pirmez. Mais voilà qui risque de déranger l'équilibre politique et la symétrie de ce ministère bi-partite ! A moins que l'on ne sacrifie le baron Rolin-Jacquemyns aux socialistes, qui l'ont dans le nez. Ce qui permettrait d'arranger les choses, d'éliminer du gouvernement les deux ministres à réputation libérale, de faire la soudure autogène des deux blocs démocratiques et de contenter ce pauvre M. Heyman, qui attend le portefeuille de l'Intérieur depuis l'armistice.

A moins encore que l'on n'écoute les sages avis de M. Janssen, qui voudrait, toujours par raison d'économie, saisir l'occasion de supprimer deux ministères, rattacher les Travaux publics à l'Intérieur, les Affaires économiques aux Finances et réduire à dix le nombre des ministres. Mais vous verriez que les sacrifiés renattraient bientôt sous l'étiquette de secrétaires d'Etat.

???

Deux noms viennent de s'inscrire au tableau des disparus du Parlement. Il est vrai qu'ils avaient quitté l'hémicycle il y a pas mal de temps.

Le premier, M. Léon Hubert, qu'il ne faut pas confondre avec l'incarcéurable Brid'oison qui s'incrusta au ministère du Travail, était un grand type efflanqué, basané, chenu, venu du fin fond de la Basse-Fagne. Impétueux, prêt à déborder comme une soupe au lait, c'était la victime des socialistes qui s'amusaient à le faire monter à l'arbre. Et ce qu'il grimpeait ! L'incident terminé, après quelques rappels à l'ordre pendant les périodes enflammées du député catholique, celui-ci, pas rancunier pour un sou, entraînait ses interrupteurs à la buvette et, avec un savoureux accent chimacien, priaît, insistait :

« Dites que vous ne l'avez pas fait exprès, pas vrai ? et tout sera oublié ».

L'autre disparu, M. Van Cleemputte, avait une délicieuse silhouette de bon notaire de province. D'abord, il se prénommait Justin, ce qui est déjà fort joli et évoquait l'avant-dernier siècle.

Le chef frisotté, les yeux candides, le visage rosé, la petite bedaine épanouie, le geste arrondi, la parole en guimauve, il avait vraiment l'aspect séraphique. Et rien n'était touchant comme de l'entendre animer les plus arides dissertations juridiques de couplets sentimentaux ou d'invocations évangéliques.

C'est M. Helleputte qui l'avait baptisé : « Le professeur d'éloquence sacrée », et le mot avait fait fortune.

Catholique fervent et Flamand attaché à sa race, M. Van Cleemputte ne put cependant désarmer les haines des flamingants gantois qui réussirent contre lui dans l'embuscade d'un poll, le coup que papa Colaert a si joliment pu esquiver. Il ne lut plus réélu en 1921, après avoir siégé près d'un demi-siècle à la Chambre. Le brave homme s'en consolait difficilement et, bien longtemps après son échec, on le vit au salon de lecture — le seul local auquel les anciens députés aient accès et que des méchants appellent le salon des refusés — où il continuait à distribuer aux députés de tous les partis, les pralines et les dragées de ses propos aimables, doucereux et paternes.

L'Huissier de Salle.

Petite correspondance

Mousqueton. — Evidemment, c'est déplorable. Seulement, si nous nous avisons de mettre en cause, même en ayant tout à fait raison, les personnes dont vous parlez, cela ferait un joli petit procès dont vous ne seriez sans doute pas disposé à supporter les frais.

Philidore Lapidule. — Demandez plutôt au curé de Bombon : il n'y a que le fouet qui sauve.

Thomassin, Liège. — Nous ferons tout notre possible ; mais nous ne pouvons rien vous garantir.

Remy-Berlo. — Ne vous découragez pas : *Sursum Corda* ! comme disent les photographes.

Pol Frèse. — C'est de l'émotion à base d'oignon fraternellement haché. Voyons ! voyons ! un peu de poil aux dents, à votre âge...

Tzia. — C'est à peu près la prière qu'adressait à la sainte-Vierge une femme amoureuse : « Marie, mère de Dieu, qui avez conçu sans péché, faites que je puisse pécher sans concevoir... »



Disque Rouge

SOURCE DE LA REINE

L'EAU DE JOUVENCE

C'est l'Eau de Spa non gazeuse SOURCE DE LA REINE, prise à jeun et aux repas; elle maintient les artères souples et le cœur jeune.

En vente partout - Bien spécifier le Disque rouge



En se mettant à table.

- Mgr RUTTEN (à la contonade) : « Benedicite ! »
- MUSSOLINI (à parte) : « Benito dicite !... »
- LOUIS PIERARD : « Attaquonnes, eh ! mille dieux ! »
- VANDERVELDE : « Enlevez les Portugaises. Je préfère les Ostende. »
- BRUNFAUT : « Si quelqu'un bouge, je lui mange le nez ! »
- JACQUEMOTTE : « Les loups ne se mangent pas entre eux ! »
- LABOULE : « La boulimie, ça me connaît... »
- LOUIS BERTRAND : « Allez tous au diable ! J'ai assez tiré les marrons du feu... je les préfère glacés... »
- ERNEST (à la maîtresse de maison) : « A force d'avoir mangé du curé, je suis sûr que je vais adorer votre pape-au-riz ! »
- MERLOT : « A défaut de grives, ... je suis un peu là ! »
- JULES DELACRE : « Garçon ! une salade de fèves de marais ! »
- THEUNIS : « Pas de homard à l'américaine, surtout : c'est trop cher ! »
- JANSSEN : « Le rosbif, c'est comme les impôts : on en repasse toujours une seconde tranche... »
- WAUWERMANS : « Je voudrais bien déguster un ris de veau financière ! »
- HUBIN : « L'eau m'en vient à la bouche !... Attention ! »
- POULLET : « Un suprême de volaille sauce poulette. »
- MAURICE LEMONNIER : « Pourvu qu'il y ait un baron d'agneau à la carte ! »
- D^r NAVARRE : « Un navarin de mouton aux ragots de chez Potin ! »
- LE FAKIR : « Mesdames et Messieurs,
Voici le sabre de mon père,
Je vais le mettre de côté...
car je l'avele régulièrement en guise d'apéritif. Ça m'aiguise l'appétit ! »
- KAMEL HUYSMANS : « Pourquoi toujours des anchois de Norvège ? Pourquoi jamais de Suède ? »
- VAN CAUWELAERT : « Du moment qu'il y a des carottes flamandes... »
- HAN OVERSTRAETEN : « Oh ! du saucis ! »

RENE BRANQUART (à son voisin Hubin) : « C'est des artichauts farcis : il ne faut pas cracher dessus. »

M. MERGET : « Du jambon d'York ? Ah ! les ingrats, qu'est-ce qu'ils font de Bastogne ? »

M. DELVIGNE : « Je voudrais déjà être à l'heure du Saint-Marceaux... »

M. PIERCO : « Pourvu qu'il y ait des liqueurs avec le café ! »

M. JANSSEN, ministre des Finances : « Et maintenant, à moi le mot de la fin : voici le tarif de la taxe de luxe ! »



Devant l'abattoir.

UN BOUCHER QUI A FAIT SES CLASSES : « Veau vicie ! »

UN AUTRE : « Ah ovo ! » (Pour M. Fieullien : « Ah ! beau veau ! »)

UN NATIONALISTE : « Ceux où l'on abat le bétail humain ne sont généralement pas aussi bien aménagés... »

LES JOUEURS DE BALLE : « Elle est oute ! »

UN SINISTRE CRETIN : « Pas de différence entre ce bâtiment et la claque de théâtre : tous deux sont à battoirs... »



Dans un dîner officiel.

(Un dîner officiel, pour clôturer des fêtes locales, en province. Des autorités constituées, gouvernementales, provinciales et communales s'introduisent, dans l'économie, le rosbif jardinière et la poularde braisée. Chacun des personnages se livre à des « à parte ».)

LE PRESIDENT. — Dans deux heures, on aura remis les ministres dans le train de Bruxelles. Ce ne sera pas trop tôt.

Ne dites pas
Faites comme

Pourquoi pas?
moi!



LE MAJOR DE LA PLACE. — Dommage que je ne puisse pas rapporter cette banane à Estelle...

M. JANSSEN, *ministre des Finances*. — Deux autos supprimées à l'Agriculture : cinquante mille francs ; rendement de la nouvelle taxe sur les cure-dents : trente et un mille six cents ; suppression du traitement de Joset : quarante mille trois cents... Ça va, ça va ; on marche vers l'équilibre.

LA FEMME DU DEPUTE PERMANENT. — Elle est jolie dans cette mousseline de soie rose... Si j'avais su, j'aurais mis ma robe rouge.

LE BOURGMESTRE. — Huit heures quarante !

LE 2^e ECHEVIN. — Pourvu qu'on décore tout le collègue !

LA DAME EN ROSE. — Une robe directoire avec cette broche Louis XVI, c'est une hérésie...

M. JANSSEN. — Si nous comptons l'amortissement à 5, nous pourrions fixer à 25.07 la part de réserve du bon à échéance fixe. Ce'a ferait toujours 4 millions 800 mille au dépôt de garantie.

1^{er} ECHEVIN. — C'est une obsession ! Je ne peux pas oublier ces jambes-là...

M. EMILE VANDERVELDE (*chantonnant*) :

L'esprit d'escalier
Ça n'est pas sorcier.
Mais c'est bien moins beau
Que l'esprit d'Locarno...

LE DIRECTEUR DE L'HARMONIE COMMUNALE. — Vlan ! la clarinette qui se fêche dedans dans la rentrée des bois !

LE SECRETAIRE DU MINISTRE. — Décidément, elle ne vaut pas un coup de fusil...

LE PRESIDENT. — Ohé ! ohé ! soyons gai... sourions... Ça se tire...

M. JANSSEN. — Dommages-intérêts du marchand de bestiaux condamné hier... quatre-vingt-un mille...

L'ÉVEQUE. — Ce Clos-du-Roi ne vaut pas le quart de celui de l'évêché.

LE GENERAL RETRAITE. — Oui, c'est depuis le jour où je l'ai rencontrée sur la place, devant le charcutier, que mon cœur a été retourné comme une peau de lapin.

UNE GROSSE DAME. — Je voudrais être libellule...

LE GROS FINANCIER. — Je voudrais une existence honnête.

LE 2^e ECHEVIN. — Dire qu'avec cette tête de droguiste il est ministre ! Ah ! si j'avais fait des études supérieures...

LE BARON ZEEP. — Je croyais que c'était plus gai que ça ! C'était pas la peine de tant voler le monde...

M. JANSSEN, *ministre des Finances*. — Que pourrait bien donner un droit de succession sur les dentiers délaissés par les défunts ? (Il calcule par approximation.)

LE PRESIDENT (*d'une voix de stentor*). — La parole est à M. le Premier ministre...

LE PREMIER MINISTRE (*à part*). — Zut ! (Haut) Mesdames, Messieurs... C'est, j'ose le dire, avec une profonde joie et une sincère émotion...

(Le discours continue)

Les Ceux de chez Nous

Nous avons, en Belgique, un écrivain qui s'apparente à Jules Renard par sa maîtrise à fixer, en quelques traits, une atmosphère et à mettre en valeur le détail. Cet écrivain, sensible et précis, s'appelle Marcel Remy. C'était parait-il, un cerveau encyclopédique et un musicologue fervent. Il fut correspondant du « Temps » en Suisse.

Il écrivit dans ce français mélangé de wallon que parlent la bourgeoisie de Liège et la bourgeoisie des campagnes liégeoises — savoureux langage qui n'est pas du patois, mais plutôt comme un dernier « gourmand » de la vigne française.

Les récits et nouvelles qui forment « Les Ceux de chez nous » avaient paru dans le « Journal de Liège » avant la guerre; pendant la guerre, ils furent réédités en fascicules et ce fut une joie que cette bouffée d'air frais au milieu de la peste allemande: toute la Wallonie riait et gambadait dans ces pages — et la leçon courageuse et gaie des aïeux s'y lisait.

La librairie Bénard, de Liège, vient de faire sortir de ses presses une édition définitive de « Ceux de chez nous »; nous lui empruntons le récit du « Bon nouveau gros paletot ».

Mon bon nouveau gros paletot

Et voilà que j'ai presque sept ans, et que je sais lire. Pas tout; pas les mots trop longs et les trop difficiles qu'on ne sait pas ce que ça veut dire. D'abord moi, je crois que personne ne sait lire et que, quand on regarde dans un livre ou bien sur la gazette, on fait semblant, mais on devine tous ces mots-là qu'on a déjà entendus autre part. Comme je suis petit et qu'on m'empêche d'écouter tout, c'est pour ça que je ne sais pas fort bien lire.

« On m'a mis à la campagne », chez une grand'tante, parce qu'il y a une meilleure air, dit-on; je ne vois pas que l'air est si bonne. C'est encore une de leurs idées, ça. Moi, je vois fort bien que le fumier, les écuries des bêtes et les pipes des ouvriers sentent aussi mauvais qu'à Liège; peut-être encore plus fort, parce qu'on est tout le temps tout près.

Ils ont répété bien des fois : « Il faut le changer d'air parce qu'il grandit beaucoup. » Quel rapport ça a-t-il ? Je ne trouve pas, moi, que je grandis. Comme si ça se voyait ! Et pourtant ma grand'tante fait une figure, mais une figure : quand c'est qu'il me faut de nouvelles affaires parce que les vieilles sont devenues trop petites : « Awet, édon, i crêh' si pô, pare ! » qu'elle dit chaque fois; et elle serre sa bouche toute mince qui va bien loin dans ses joues, elle souffle fort avec son nez en faisant « nenni, nenni » avec sa tête. Puis elle me regarde sévèrement et je crois qu'elle va me donner une calotte pour m'apprendre et aussi pour me faire plus petit, sans doute. Mais qu'est-ce que j'en peux donc, moi ! Elle peut barboter tant qu'elle veut, ma tante, ça n'empêchera pas que je m'rafie d'être grand, un jour; parce que j'ai tout plein des choses à savoir et à me revenger quand je ne serai plus petit. Et d'abord je voudrais déjà être assez haut pour prendre tout seul des allumettes sur le djiva et jouer avec.

Mais il me faudra encore bien le rattendre, allez. Ennu, djan !

Cet hiver-ci, voilà qu'il fait si froid qu'on n'a plus envie de se laver, au matin. Merci, aller tout se refroidir, être « dibithi » (gercé) et encore du savon dans les yeux. Et puis on ne le voit pas. J'aime bien mieux raccourir devant le crama avec un paquet de tous mes affaires et me rhabiller tout près du feu. Comme c'est drôle : quand on met son mollet trop près du feu, ça pique, et quand on a froid très fort, ça pique aussi. Alors, à quoi ça sert ? comme c'est bête !

???

Un jour, tout au matin, ma tante a venu me faire lever; elle m'a appelé « houyen ! » et elle m'a lavé malgré moi en frottant de tous ses plus fort dans mon cou. En bas, dans la place, il y avait un monsieur avec un gros paquet en dessous de son bras.

On ne me dit rien, mais je vois bien que c'est des gros paletots à choisir. Le vieux est devenu si petit qu'on ne sait plus le raboutonner et les manches sont si courtes que mes mains pendent dehors, et encore un morceau de bras avec. On le donnera à la femme Djôr qui a déjà venu demander après, deux ou trois coups. C'est pour Zante, le garçon que je joue aux maïes avec. Zante de chez Djôr est encore plus petit que moi, alors c'est moi qui est maître, de nous deux. Et pour le faire tout fâché, je fais comme le maître d'école et je

l'appelle avec une grosse voix : « Alexandre Joiris ! » alors il enrache et il court après moi.

Comme ils sont beaux, les nouveaux gros paletots ! Le monsieur dit des pardessus. C'est un homme comme il faut; et il dépie si bien les paletots comme s'il y avait quelque chose dedans.

C'est le bleu qu'il me faut; mais je n'ose pas le dire parce que peut-être alors qu'on ne me le donnera pas. On me les fait essayer tous; ça ne coûte rien, est-ce pas. Quand j'ai mis un, je dois aller jusqu'à l'horloge, et puis revenir; je marque le pas comme à l'école en laissant pendre mes bras pour que ce soit plus beau, et mieux faire comme les postures des boutiques dans la rue Léopold que j'ai vues une fois en allant à la foire.

Dans les paletots, ma tante veut justement choisir le plus laid; c'est un gros « poyou » à taches jaunes — moutarde et brun — sirope, et comme on ne sait pas le nom de cette couleur-là, elle l'appelle « coleür sitoffe ». On dirait une « vante » avec des poils; je vais pleurer si on me fait prendre celui-là, parce que les garçons de l'école crieront après moi : « Kott, kott, kott, kodok ! » parce que j'aurai l'air d'une poule.

Alors mon grand'oncle qui ne dit jamais rien, et qui a regardé tout le temps en faisant de drôles de clignettes, cris tout d'un coup, en montrant le jaune paletot :

— « Hie ! vola sûrmint n'coleür di malåde tchin ! édon ! »

Le monsieur aux paletots fait semblant de rien, mais il doit être tout fâché, et il replie le jaune paletot en l'appuyant sur son ventre comme s'il portait un petit enfant. Puis il prend un autre et il le tient étendu par les épaules comme une propre chemise.

— Prenez celui-ci, Madame, qu'il dit, c'est le gris à la Souwarof; c'est très habillé, et puis on ne voit pas la crasse.

Ma tante va choisir celui-là, je crois. Parce que, quand on ne voit pas la crasse, c'est comme s'y en avait pas.

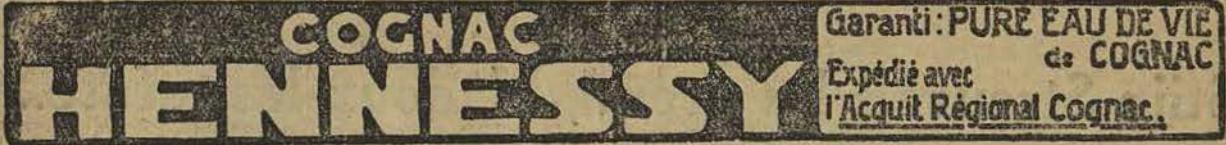
On me le fait un peu mettre; c'est une toute crolée étoffe, comme un mouton de Saint-Nicolas qui serait fort sale. Je ne l'aime pas beaucoup; le golé me gratte à la hanette et les manches me hignent aux poignets; il est trop grand, voilà.

— « Il iret foert bin l'anneye qui vint », dit ma tante, et elle me regarde en tûsant et en pinçant son menton. Moi je ne sais pas quoi faire pendant qu'ils font tous les trois des ronds yeux sur le paletot; et puis tout d'un coup je retire mes mains dans les manches, je cache ma tête dans le paletot et je marche en me faisant encore plus petit, comme si le gros crolé paletot allait tout seul; si Zante était là, il aurait peur, il est si bête.

— « Pah ! i ravisse li tchin d'ax vix Hanesse li bergi d'mon Legraye ». C'est mon oncle qui vient de dire ça; et maintenant je déteste le paletot, quand même qu'on n'y verra pas la crasse.

Et voilà qu'on ne le prend pas non plus; c'est le bleu, le beau bleu que je vais avoir. Ah ! comme j'ai bon !

— Nous prendrons celui en bleuve sitoffe, savez-vous, Monsieur, mais vous me l'lairez pour cinq pièces.



— Celui de 27 francs ? La maison ne marchande pas, Madame.

— Je n'donnerai pas un aidant de plus.

— Enfin, il faudra bien; nous le laisserons à 25. Mais c'est parce que c'est vous.

Pendant que l'homme refait un beau paquet bien droit avec ses paletots (comme ça sent bon, les nouveaux gros paletots !), ma tante va chipoter après son argent dans le tiroir d'en haut de la grosse armoire où il y a la belle catenière à fleurs, dessus. C'est si haut, le tiroir, qu'elle ne peut presque pas voir dedans et qu'elle doit graver à la vire pour trouver ses cennes.

— « Il est bin prôpe avou », dit mon oncle, deux ou trois fois; mais il faut que j'aïlle me montrer bien vite à Trinette qui est dans le fournil ici à côté. J'ouvre la porte et je reste sur le seuil sans rien dire; elle remarquera bien que...

Mais il fait assez noir dans le fournil et Trinette fait justement une « paycie » pour les bêtes avec des pommes de terre, des morceaux de pétraves et du laton qu'elle mêle avec un pailot dans un côpé.

— Trinette ! que je crie alors, en poussant mon ventre en avant, pour qu'elle voie...

Elle devine bien, à ma figure, qu'il y a quelque chose d'arrivé, mais elle ne sait pas quoi. Mais je frappe fort avec mes deux mains sur ma poitrine...

— « Binamé bon Diu don ! qui v' s'estez gaïe et bin r'netti ! Vinez on po chal qui ji v'rילוque !

Je ne peux mal d'aller tout près d'elle pour m'abimer. Je rentre vite dans la place et ma tante barbote déjà, à cause du paletot.

— « Vos y louqu'rez savez vireux, et gare à voss sogne si vos l'kitapez maie » ! Et elle me donne déjà une calotte. Pendant que je frotte avec ma main sur ma tête pour faire aller le mal un peu de tous les côtés et pour que ça ne pique plus, ma tante arrache l'étiquette qui était restée à la manche; elle la déchire à tout petits morceaux, puis elle va les jeter dans le feu. Pourquoi fait-elle une figure comme si il y avait un mâlheur, pour aller brûler un petit papier ?

— « Allez n'gotte fer veye voss bai noû jâgou à voss tante Dolphine, allez », dit mon oncle en prenant ses bériques dans le beau sucrier de porcelaine où il les met toujours. Quand il ne sait pas quoi faire, il lit encore une fois la vieille gazette, « L'Avenir du canton de Soumagne », parce que la nouvelle ne vient que dimanche, à la semaine.

???

Chez ma tante Dolphine, c'est ici tout près, trois maisons plus loin. J'irais bien tout seul, mais ma grand'tante a déjà mis son châl à carreaux verts et noirs qui va plus haut que ses oreille, et elle me pousse fort mon chapeau sur ma tête. Comme je le fais toujours tourner au bout de mon doigt, il lui a venu une pointe, à mon chapeau, hi, hi.

Nous sortons par le chemin tout blanc entre deux gros murs de neige toute neuve.

Il fait froid, et voilà qu'mon nez est bouché et que je dois laisser ma bouche ouverte pour marcher. Et quand je pousse fort mon haleine, ça fait une petite fumière comme la machine du convoi; alors je le fais tout le temps.

Sur la route, il y a les roues des charrettes qui ont boulé et ça fait des belles plaques toutes douces et reluisantes comme en-dedans de la couverture du beau livre de messe de ma tante. Je mets mon pied sur une des places de neige dure, je ride et je tombe. Comme on est vite à terre ! On ne sait pas comment, et on est tout d'un coup étendu. Les maisons et les arbres ont l'air tout drolle.

Je me relève vite, juste pour attraper une calotte qui enfonce la pointe de mon chapeau.

C'est que le bon nouveau gros paletot doit être tout plaqué de neige par derrière. Et ma tante frotte si fort dans mon dos que je ne sais pas si elle m'essuie ou bien si elle me bat; je n'ose pas lui demander, pendant qu'elle répète tout le temps « pourçai et voleur ».

Sans doute que ma tante Dolphine nous a vu arriver, outre des carreaux de sa fenêtre où il y a des beaux dessins comme des grandes décalcomanies, car elle vient ouvrir la porte pendant que nous faisons encore aller nos pieds de tous les côtés pour faire tomber la neige bas.

— « Oho ! », qu'elle dit.

— « Awet, c'est nos autes; nos v'nans on pô veyi qwoè et comme ». Et ma grand'tante dit encore, en me montrant avec son menton:

— « C'est qu'i n'direut nin boniou, savez ! Est si grossir, dai ! »

Moi, je l'aurais dit, bonjour, si elle m'avait laissé le temps. Maintenant ça ne vaut plus la peine, et je m'amuse à sauter sur un pied sur toutes les pierres sans jamais toucher les lignes, comme au « tahai ». C'est difficile, surtout que je ne peux pas tenir mon autre pied dans ma main, à cause du gros paletot qui pend.

— « Dimorez keu, qu'on v'dit vormint ! » Je tâche, à cette heure, de rester tranquille, mais sur mes deux talons seulement, et sans sortir de la pierre où que je suis.

Ma tante Dolphine est une gens bien plus comme il faut que nous autres. D'abord elle parle français, même quand il n'y a pas des étrangers; et puis elle lit toujours des gros rouleaux de feuilletons coupés hors des gazettes que la femme au lait lui rapporte de Liège.

— « Pour un beau gros paletot, c'est un beau gros paletot », dit-elle, en venant pincer l'étoffe pour voir si c'est bon et regarder la doublure qui reluit comme la barbe d'un noir masque.

— « Vingt-cinq francs qu'il coûte » ! que je dis, moi, tout content.

Paf ! encore une calotte et encore une autre après.

— « On n'el dit nin, biesse ! »

— « Il ne faut jamais dire le prix de ses affaires », dit ma tante Dolphine, en se retenant pour ne pas rire, sur le temps que je frotte ma tête avec mon chapeau, tout attrapé.

Elle me donne une longue boîte vide où il y avait des boules de savon; ça sent les fleurs de procession, et il y a une belle dentelle au bord. J'y mettrai des abalowes quand il y en aura.

Nous retournons chez nous. Il fait chaud quand nous entrons dans la place : c'est comme quand on met sa joue au-dessus de sa jatte de café.

— « Et vola l'bâbô, louquiz, qu'a stu braire tos costé l'prix di s'mousseure », dit ma tante en me poussant du côté de la gazette toute dépliée que mon oncle est derrière. Alors il baisse un peu son grand papier, et il me regarde par au dessus de ses bériques en faisant tout plein des plis dans son front.

— « Co pu biesse qu'ine biesse ! », dit-il tout doucement.

Et Trinette, qui a entendu tout, vient sur la porte du fournil avec ses bras tout déplaqués de paycie et me crie :

— « On n'dit nin l'prix, ênocint m'vé ! »

C'est bon, mon Dieu, je ne le dirai plus, le prix. Qu'est-ce que je savais donc, moi ?

Je ne l'aime déjà plus tant, leur gros paletot. Et puisque c'est vrai, pourtant, qu'il coûte vingt-cinq francs. Pourquoi qu'on ne doit pas l'dire ?

Mais pourquoi ?

Stijn Streuvels les prend, Madoux les refuse...



— Heureusement, moi, ce n'est pas de Kamiel que je les tiens!



On nous écrit :

Sur le bombardement de Bruxelles

Cher « Pourquoi Pas ? »,

Peut-on vous demander de fixer un point d'histoire — aussi objectivement que possible — en dehors de toute interprétation nuancée de sympathie ou de chauvinisme « importé de France » ?

Est-ce par hasard, ou volontairement, que le maréchal de Villeroi, en 1695, épargna l'hôtel de ville, qui resta debout parmi les décombres de la Grand'Place ?

C'est dans le seul intérêt de la vérité historique (dans la faible mesure où elle n'est pas le mythe que la prétend Anatole France) — de la vérité, bienvenue quelle qu'elle soit — que vous le demande

Un groupe de Lecteurs.

???

Notre bon camarade A. Boghaert-Vaché, à qui nous avions soumis cette lettre, nous écrit :

Le ton de vos correspondants m'inquiète un peu, surtout après un incident récent. Ne serait-il donc plus permis, en Belgique, de parler de la France sans flagornerie ?

Villeroi ne faisait pas la guerre en dentelles. En deux jours, les 13 et 14 août 1695, l'artillerie française lança sur Bruxelles 3,000 bombes et 1,200 boulets rouges; bien loin de vouloir épargner l'hôtel de ville, ce fut le Saint-Michel qu'elle prit comme point de mire. L'incendie détruisit tout le centre de la cité. Près de 4,000 maisons devinrent la proie des flammes, avec beaucoup de monuments, d'églises, de couvents.

Quoi qu'en pensent les auteurs de la lettre (ils trouveront dans le « Vieux Bruxelles illustré » du regretté Léon Van Neck, qui était comme moi un grand ami de la France, une gravure de 1695 : « Stad Haya verbrant »), l'hôtel de ville souffrit énormément. Pendant longtemps, l'état lamentable de la maison commune, dont le détail a été donné par Henne et Wauters, par Des Marez, etc., puis les réparations indispensables, empêchèrent le magistrat d'y tenir ses séances, et il dut louer pour trois ans l'hôtel d'Ursel.

Zouzou et le Boche

La maman de Zouzou nous écrit :

Mon cher « Pourquoi Pas ?

Vous voulez des « mot d'enfant » ? En voici un, qui date de la guerre.

On est aux premiers jours de l'occupation allemande à Bruxelles, le deuxième, si je ne me trompe.

Zouzou, qui a quatre ans, tout juste, monte dans un tramway avec sa maman. Dans la voiture de 1^{re} classe, quelques personnes, dont un officier allemand — si théâtral qu'il semble sortir du magasin de décors d'un théâtre somptueux.

Zouzou, à peine assise, selon sa coutume, prend connaissance de ce qui l'entoure, et, de question en question, d'examen en examen, en arrive à l'officier, impassible dans un coin de la voiture. Zouzou le dévisage effrontément, puis, de cette voix claire, nette, perçante que les enfants semblent avoir en réserve pour faire, à certains moments, le désespoir des uns et la joie des autres, et dont ils ne manquent jamais de se servir, quand ils « gâchent » :

« Maman, pourquoi ce Monsieur a une petite pointe sur son chapeau ? »

Le mot « pointe » a été lancé sur un mode particulièrement aigu, et nettement détaché du reste de la phrase. La logique de Zouzou la dispense de prendre des leçons de diction, d'instinct, elle appelle l'attention sur ce qui la sollicite.

Dans le tramway, les voyageurs — selon leurs tempéraments — rougissent, pâlisent, tremblent ou rient. Seul l'officier, qui pourtant sait le français (il vient de parler au contrôleur), garde l'air absent, bien qu'il ne quitte pas des yeux Zouzou, que cela, ni rien — ne gêne. —

La maman de Zouzou.

L'affranchissement pour les cartes de visite

Cher « Pourquoi Pas ? »,

Mais, au fait, est-ce cher, un franc ! Non ; mettons donc : Pas trop cher « Pourquoi Pas ? ».

Dans son « Indicateur des postes de Belgique pour 1926 », l'administration prétend que, quel que soit le mode d'envoi de la carte de visite, l'affranchissement en est de 15 centimes.

Or, on lit, page 11 : « Sont considérées comme « imprimées », les rouleaux de papier peints (sic), les impressions ou reproductions obtenues sur papier, sur parchemin ou sur carton, au moyen de la typographie, de la lithographie, de la gravure, etc. N'est-ce pas la carte de visite ?

L'administration en convient du reste, puisque, page 12, elle parle (en tête de la page) de la carte de visite imprimée, et que plus bas, au § 2 (conditions d'expédition), elle a bien soin de signaler l'exception de la carte de visite parmi les autres imprimés : elle seule peut porter de l'écriture.

Et voici où je veux en venir :

Le titre en marge est ainsi libellé :

Cartes de visite AVEC CORRESPONDANCE

Déjà, ici, l'attention est attirée sur le fait qu'il s'agit d'un mode d'emploi « spécial » de la carte de visite.

Plaques émaillées !

C'est la réclame la plus solide, la plus durable.

Elle ne s'altère jamais aux intempéries. ❖ ❖

Adressez-vous à la

S. A. Émailleries de Koekelberg

(Anciens Établ. CHERTON)

(BRUXELLES)

POUR DEVIS ET PROJETS

Maintenant le texte : (les mots en italiques le sont également dans le document officiel) :

« Les « cartes de visite imprimées » sous enveloppe ou sous bande, avec affranchissement à 15 centimes, peuvent « seules » porter toute espèce d'écritures. »

Ce texte est des plus clair.

Et une seule interprétation est possible, la voici :

La carte de visite est un « imprimé ».

Moyennant affranchissement à 15 centimes, « seule », parmi tous les imprimés (mentionnés page 11), la carte de visite peut porter toute sorte d'écritures.

Mais il va de soi que si on ne veut pas user de cette faculté (y porter de l'écriture), la carte de visite rentre dans la catégorie des imprimés ordinaires, et peut par conséquent être expédiée avec l'affranchissement ad hoc, soit « 5 centimes ».

Cela paraît logique, parce que conforme aux usages établis par l'administration elle-même.

Voyez, en effet, ce qui se passe pour la carte postale illustrée. Son tarif de faveur est ramené à 5 centimes (celui des imprimés), quand on n'écrit pas plus de 5 mots de correspondance.

Toujours est-il que, d'après le texte officiel publié par l'administration des postes, dans une brochure qu'elle vend elle-même dans ses bureaux, il est clairement établi que la carte de visite ne portant aucune ajoute manuscrite, peut être envoyée comme « imprimé », donc au tarif de 5 centimes, et non 15.

C'est donc purement par abus que l'administration a déformé le texte prérappelé et a « surtaxé » les cartes de visite affranchies comme imprimés.

Il se peut que l'affranchissement soit réglementairement de 15 centimes, mais alors pourquoi le texte si clair (pour une fois), de la page 12 prétend-il le contraire ?

Du reste, 15 centimes, uniformément, ça ne vous semble-t-il pas abusif ?

Un abonné enrhumé

forcé de garder la chambre, et qui s'e... nuie.

Transmis à M. Qui-de-Droit.

A propos des R d'Oïst

Mon Dieu, cher « Pourquoi Pas? », que votre revue est cruelle pour les Rdoïstes et leur maître Gauchez ! Et cependant, pourrait-on trouver plus belle devise que la leur ?

« Ut renascuntur occidere nascentes ».

N'est-ce pas tout un programme ?

Ne blâmez pas, je vous prie, le style de Gauchez. Style belge ? Pourrait-il en être autrement, quand le maître est forcé de lire toutes les choses en prose ou en rimes que lui envoient les petits jeunes ?

Comment voulez-vous que l'œuvre de tous ces éphèbes qui croient avoir du génie dans la pointe de leur plume n'ait pas une répercussion fatale, en bien ou en mal, sur la production du maître ?

Croyez-moi, cher « Pourquoi Pas? », votre dévoué.

J. N. R.

Théâtre du Pourquoi Pas ?

A la manière de Cami

LE MIRACLE

(Drame)

ACTE PREMIER

Scène première

LA PURE VESTALE. — Etendue paresseusement sur ma chaise longue, en attendant l'heure d'aller faire mon « quart » devant le feu sacré, je savoure avec délices des oranges.

O savoureuses pommes d'or !
Cueillies dans le jardin de Hespérides,
Je vous mangerais ainsi, toujours et encor'
Tellement vous me faites du bien au bide!

LE PEPIN CURIEUX. — Sans que la pure vestale s'en aperçoive, je me suis laissé tomber à côté d'elle. Quelle occasion j'ai d'en voir une de près ! Quelle volupté de sentir son épiderme soyeux !... Ah ! bon Dieu ! elle va m'écraser ; en voilà une idée de se mettre sur le dos, alors que je suis en dessous ! Voyons, comment vais-je me tirer de là ? ? ? Tiens, tiens, quel est cet orifice que mon œil découvre dans le prolongement de sa colonne vertébrale ? Je vais tâcher de m'y couler ; car si je reste ici un instant de plus, elle va m'aplatir, la pure vestale !...

LA PURE VESTALE. — Décidément, ma gourmandise me joue un sale tour. Oh ! mes entrailles ! Je cours m'isoler...

Scène II

LA PURE VESTALE. — Là... ça va mieux, maintenant. Sacrées oranges... ; elles font encore du bien quand elles repassent...

LE PEPIN CURIEUX. — Qu'allais-je faire dans cette galère ! ? ! La tempête a fait rage ; heureusement que ça a l'air de se calmer... Mais, voilà : dans ma hâte de fuir, je me suis perdu dans le labyrinthe des intestins de la pure vestale... Bah ! j'ai de quoi me nourrir ici, et il y fait chaud, restons...

ACTE II

Trois mois après ; devant le feu sacré

LA PURE VESTALE. — Je ne sais ce qu'il m'arrive : mon ventre prend des proportions inquiétantes, et le grand-prêtre me regarde d'un œil soupçonneux. Grands dieux ! que va-t-il penser de moi ?

LE PEPIN CURIEUX. — Bien nourri et maintenu constamment dans une température favorable, j'ai rudement profité. Mes branches se sont formées, mes feuilles ont poussé, et bientôt mes boutons vont éclore...

LE GRAND-PRETRE (entrant). — Pure vestale, que signifie ce ventre proéminent ? Ne serais-tu plus pure ? Ton trouble te dénonce... Selon la loi, tu mourras sur la croix ! ! !

LA PURE VESTALE. — Grand-prêtre, je suis toujours pure : je te le jure ! ! !

ACTE III

Le miracle

LE GRAND-PRETRE. — Gardes, dépouillez l'impure vestale de ses voiles, et étendez-la sur la croix.

LA PURE VESTALE. — Je me débats avec force, car je suis toujours pure, je le jure ! ! !

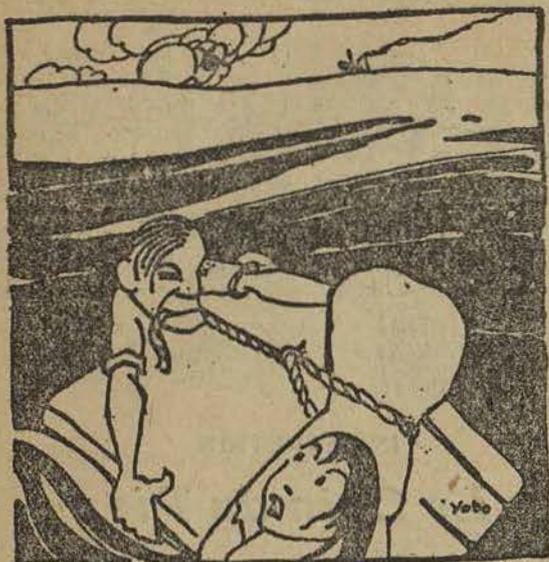
LE PEPIN CURIEUX. — Non, mais, qu'a-t-elle à crier et à se tortre comme ça ? Elle va détériorer mes fleurs qui viennent d'éclore... Mais, à propos, je connais un orifice qu'emprunte parfois un torrent, et je crois qu'en ce moment il est à sec... Si je risquais un œil, c'est-à-dire une de mes fleurs, pour voir ce qui se passe ?...

LE GRAND-PRETRE. — Qu'aperçois-je ? Une fleur d'orange ?... Miracle ! ! !... Arrêtez, gardes !... La pure vestale est toujours pure... Voi' à la preuve !...

RIDEAU

(Copyright, pour mise en opéra ou adaptation cinématographique, chez l'auteur : N. Bitje-Kegel.)

« Les abonnements aux journaux et publications » belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE » DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles.



Chronique du Sport

Depuis des semaines, que dis-je ? depuis des mois, les membres les plus émérites du conseil d'administration et du comité directeur de l'Aéro-Club de Belgique se creusaient la tête, se torturaient dangereusement les méninges pour trouver une formule originale, pittoresque, imprévue, nouvelle, de fêtes et de réjouissances publiques, destinées à commémorer, avec toute la pompe, tout le faste, toute la dignité de circonstance, le XXV^e anniversaire de la fondation du grand groupement aéronautique national que l'Europe nous envie.

Enfin, après bien des tergiversations, des palabres et des projets, où le génial le disputait au fantaisiste, la commission compétente se décida à : 1^o faire décorer quelques-uns de ses plus distingués représentants ; 2^o organiser une séance solennelle au Palais des Académies ; 3^o réunir en un banquet sensationnel tous ceux que ne laissent indifférents ni la cuisine de la *Taverne Royale*, ni les choses de l'air.

Et ce programme fut scrupuleusement suivi et observé dans ses moindres détails.

Aussi à l'occasion du XXV^e anniversaire de l'Aéro-Club de Belgique, nous eûmes une série d'imposantes manifestations !...

???

L'idée était indiscutablement neuve de faire décorer les membres les plus anciens du comité directeur de l'Aéro-Club.

Autour du cou de M. Fernand Jacobs, le ministre Anseete passa une cravate — non pour l'étrangler, mais pour l'honorer — de commandeur. M. Fernand Jacobs est donc désormais titulaire de trois commanderies : celles de l'Etoile Noire du Bénin, de la Légion d'honneur et de l'ordre de Léopold. Il est indispensable de posséder quelques cravates de rechange et de teintes différentes lorsque l'on a l'obligation de fréquenter le monde.

Et comme M. Fernand Jacobs fêtait, lui, le XXV^e anniversaire de sa présidence, ses amis et admirateurs lui offrirent son buste, exécuté dans un magnifique bloc de marbre. L'œuvre est sévère et majestueuse.

Et voilà une nouvelle statue du Commandeur !

À la boutonnière de MM. Adhémair de la Hault et Léon Closset, le gouvernement riva la rosette d'officier de l'ordre de la Couronne. L'excellent M. Adhémair de la Hault, qui est peut-être le plus désintéressé et le plus avisé des

::: Librairie Larousse :::

LA BELGIQUE ILLUSTRÉE

par L. Dumont-Wilden

Nouvelle édition complètement remaniée et remise à jour

Condition de souscription (chez tous les libraires)

Prix du volume broché 70 francs

Relié demi-chagrin 105 francs

payable 20 francs tous les deux mois

CHAMPAGNE

AYALA

GÉRARD VAN VOLXEM

162-164 chaussée de Ninove

Téléph. 644.47

BRUXELLES

MON PLAISIR
LA REINE DES BLANCHISSERIES
Son "BLANCHISSAGE-LUXE"

ESSAYEZ-LE ! IL

Tél. 526,16

vous plaira

Usine : 178, chaussée d'Helmet, Bruxelles

LA MAISON DU TAPIS

Unique en Belgique

BENEZRA

41-43, rue de l'Écuyer, Bruxelles

TAPIS
D'ORIENT

Moquettes unies et à dessins
Tapis d'Escalier en toutes largeurs
Etc., etc., etc.

Le plus grand choix
Les prix les plus bas

mécènes de l'aéronautique belge, accueillit cette distinction avec un petit tremblement nerveux dans le menton et une larme dans l'œil droit, tandis que M. Léon Closset bombait le torse et redressait gaillardement une moustache qui a déjà fait rêver pas mal de jeunes filles.

A M. le comte Hadelin — avec un H. typo ! — d'Oultremont et à M. Paul Hamoir, fut offert le ruban de l'ordre de Léopold. Ils l'acceptèrent en rougissant.

Comme quoi l'on peut appartenir à l'héroïque phalange des premiers conquérants de l'air et savoir encore rougir dans les grandes occasions.

Quelques autres « comitards », qui espéraient être parmi les élus, reçurent pour toute récompense de leurs « bons et loyaux services »... une énergique et très cordiale poignée de main du président de l'Aéro-Club de Belgique.

Voilà une main — la leur — dont ils ne consentiront plus, désormais, à se séparer jamais.

???

Pourtant, comme le gouvernement belge désire qu'il ne reste aucune amertume, ni aucun regret dans l'âme de tous ceux qui croient avoir droit à une distinction honorifique, il vient de décider, nous affirme-t-on, de créer un nouvel ordre national spécialement destiné à reconnaître les services rendus à l'aviation nationale belge par les quelque 14.860 membres de l'Aéro-Club de Belgique.

La couleur du ruban serait de la teinte verte poireau et le bijou rappellerait la forme du corps céleste qui tourne autour de la terre et reçoit la lumière du soleil, qu'il relète sur notre bonne vieille boule.

Cet ordre porterait le nom de « Royale Peau de Zébie ».

???

La séance solennelle au Palais des Académies fut imposante à souhait.

L'on entendit tout d'abord un éloquent plaidoyer de M. Fernand Jacobs en faveur de l'Aéro-Club de Belgique.

L'on écouta ensuite, avec intérêt et attention, une causerie-rapport de M. le général Van Crombrugge sur le rôle joué par le gouvernement et les autorités belges dans le développement de l'aéronautique nationale.

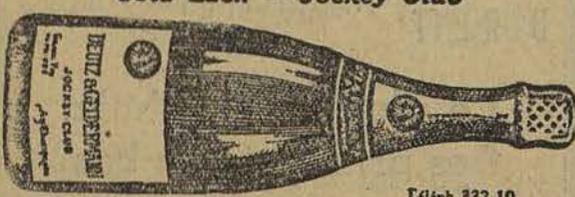
Jamais deux sans trois : le troisième orateur, M. P.-E. Flandin, ancien sous-secrétaire d'Etat de l'Aéronautique française, et qui espère bien le redevenir un jour, fit une conférence excellentement documentée sur « L'Effort aérien français dans la paix ».

Le soir, un banquet de près de deux cents couverts clôtura culinairement ces festivités, dont le souvenir n'est pas près d'être oublié.

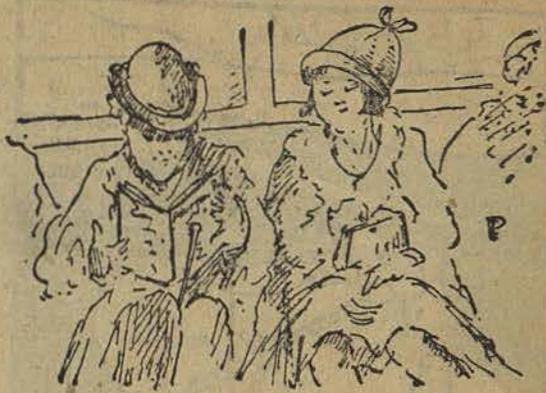
Et attendons maintenant avec patience le XXX^e anniversaire de la fondation du Royal Aéro-Club de Belgique, car j'allais oublier de vous dire que le Roi a daigné conférer à notre club le titre de Société Royale, ce qui rehaussera encore le prestige de notre grande association, de ses dirigeants et de ses prophètes.

Victor Coin.

CHAMPAGNES DEUTZ & GELDERMANN
LALLIER & C^o successeurs Ay. MARNE
Cold Lack - Jockey Club



Téléph 332.10
Agents généraux Jules & Edmond DAM. 76 Ch de Vleurpal



INDISCRÉTION

Le Coin du Pion

Du Soir, 9-1-26, cette annonce :
CHAUF. machiniste et wattman à haute et basse tension cherch. place.

S'agit-il de tension artérielle ? Ce serait une innovation dans les contrats-types des chauffeurs.

???

L'automobile

AUBURN

c'est la perfection

75, avenue Louise
Tél. 152.79

39, rue Vanderlinden
Tél. 585.59

???

Du Peuple, 13 janvier :

Au secours ! C'est le cri qui monte, sans bruit, parce que les pauvres sont courageux et qu'ils se sont remis au travail.

Ce n'est tout de même pas une raison, parce que les pauvres sont courageux, qu'un cri monte sans bruit — et ceci renverse toutes nos notions sur l'acoustique.



POUR PASSER LES LONGUES SOIRÉES D'HIVER
S'AMUSEN, RIRE à la FÊTE, à la NOÛE, en RE-DUIT N
La Société de la Gaité F.M., 65, Fg St-Denis, Paris
nvois contre 1 fr. Nouvel album de cartes d'invitations comiques.
Farces. Physique. Amusements. L'Hypnot. à la portée de
Propos gais. Art de plaire. 2^o sp. seul 1^{er} danses. Sciences
Occultes. Secr. d'Al. comor. trucs et tours de mains de 1^{er} m. le
Se choisir position ou l'amélior. Monol. Chans. Pièces de théâtre.

Dans un prospectus de music-hall :

Il faut aller entendre la divette Jane Paffin... les équilibristes X et Y, les acrobates Z et W, etc...

Entendre ? L'éloquence du muscle, alors ?

???

De la Conquête, roman de P. Sales :

... leur gaité était glacée par un bruit... à peine perceptible... qu'ils sentaient plutôt qu'ils ne l'entendaient, comme si on était en train de tourner une clef dans une serrure.

Quelle odeur ça peut-il bien avoir, une clef qui tourne dans une serrure ? Peut-être une odeur de renfermé.

???

D'un livre : l'Egale, de Mme Camille de Montjoie :

... Si vous demandez à une fille des champs le nombre des enfants dont se compose sa famille, cette simple fleur vous répondra en se dandinant : « Je sons cinq enfants et un garçon ! »

La première fois que nous irons aux champs et que nous y rencontrerons une fille, nous lui poserons la question, pour voir.

???

De la Castille d'Or, de Gustave Aimard (p. 177) :

« Nos frères seront glorieusement vengés, je vous jure, dit Monbars : chaque goutte de leur sang sera rachetée par une tonne de celui de nos ennemis. »

Belle matière à calcul...

PARLER AUTOMOBILES **PENSER**
C'EST



A LA VOITURE

MINERVA

SANS SOUPAPES

MINERVA MOTORS S. A.

ANVERS

De *La Liberté*, 5 janvier :

L'ARGENT N'A PAS D'ODEUR

Berlin, 5 janvier. — Le conseil municipal de la petite ville de Salaunger (Thuringe) vient de voter une taxe de 15 marks sur chaque water-closet, dont le produit servira à soutenir les chômeurs.

M...ince, alors !

???

De la *Panne plage*, numéro du 31 décembre 1925 :

Fiançailles.

Nous annonçons avec plaisir les fiançailles de M. X... et de Mlle Y... Le mariage aura lieu le 11 février. — Nos sincères félicitations et nos meilleurs vœux de bonheur accompagnent les jeunes fiancés dans leurs préparatifs.

Voilà, certes, une drôle de façon d'appeler les fiançailles.

???

L'*Almanach Hochette* pour 1926, à la page 363, nous montre le fameux pont de Brooklyn transporté, par on ne sait quel sortilège, à Washington.

New-York l'avait peut-être trop vu !

???

Offrez un abonnement à LA LECTURE UNIVERSELLE, 86, rue de la Montagne, Bruxelles. — 300.000 volumes en lecture. Abonnements : 25 francs par an ou 5 francs par mois. — Catalogue français : cours de publication.

Fauteuils numérotés pour tous les théâtres et réservés pour les cinémas, avec une sensible réduction de prix.

???

Des *Nouvelles d'Arion* du 10 janvier :

FIANÇAILLES

Théodore B..., dépositaire de bières, domicilié à Arion, et Germaine B..., domiciliée à Weyler.

Le mariage sera célébré à Autelbas.

à la mode. Extrait, lotion, cologne, poudre, savon, etc.

Tout ce qu'on voit, tout de même, le jour d'aujourd'hui !

De *L'Éclair*, 1^{er} décembre 1925 :

Ah ! ils sont bien habillés, depuis la guerre, nos malheureux petits soldats, avec leurs capotes et leurs vareuses éliminées !

Il est certain que, quand on élimine une vareuse, il est bien difficile de s'habiller avec...

???

D'*Excelsior* du 7 janvier 1926 :

Ce canot automobile, occupé par M. William Brush, le propriétaire, et deux manœuvres noirs, fut le jouet de la mer pendant quatre-vingt-seize heures. Arraché à la plage de Palm-Beach, il se trouva, moteur cassé, la proie d'une mer furieuse. A 200.000 milles de la plage de Palm-Beach, ils furent aperçus et sauvés par le vapeur « Orizaba ».

Ce canot n'aurait-il pas battu tous les records en réalisant la vitesse de 200.000 milles en quatre-vingt-seize heures ?

???

D'un « omnibus » :

Le docteur a constaté que son client avait les facultés mentales détraquées par suite de l'excès continu de la plante « Anicôt ». Il a été colloqué.

L'inculpé marche en avant et tient les bras séparés du corps.

Le policier enjoignit à la pocharde l'ordre de déguerpir. Au lieu d'obtempérer au sage conseil du gardien de l'ordre, la « perturbateuse » se mit à l'outrager.

Les braves agents se mirent à la poursuite de l'individu et, après une course à côté de laquelle « les prouesses de Marathon » ne sont que des randoonnées d'escargot, ils le chopèrent.

???

D'un correspondant de province :

L'une des vaches attachées à la corde aura été prise de « folie furieuse ». Dans sa course éeervée, la bête aura entraîné le garçon vacher.

THE DESTROOPER'S RAINCOAT CO LTD

Les Manufacturiers les plus importants
de la

✚ Gabardine Brevetée Universelle ✚

VÊTEMENTS CUIR

- " **SUPERCHROME BREVETÉ** "

Cuir tanné au chrome pur, garanti imperméable,
lavable à l'eau, inusable pour l'auto, la moto, l'avion

MANTEAUX DE SAISON
TISSUS PURE LAINE D'ECOSSE
OU DE NOUVELLE-ZÉLANDE

Bruxelles Londres Paris

Ixelles, Anvers, Gand, Charleroi, Chimay,
Ostende, Blankenberghe, La Panne

EXPORTATION

229, Avenue Louise, 229

BRUXELLES